

# EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1<sup>er</sup> au du 15 de chaque mois)  
France: Un An: 10 fr. 6 Mois: 5 fr. 3 Mois: 2 fr. 50  
Étranger: Un An: 12 fr. 6 Mois: 6 fr. 3 Mois: 3 fr. 50  
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste  
Les mandats sont reçus de tout pays

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).  
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance  
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior  
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS  
Téléph. Wagram 57-44 57-45  
Adresse télégraphique: EXCEL PARIS

## LA REVANCHE DU COQ GAULOIS, par Abel TRUCHET



— Hein! Verdun!... Quel œuf de Pâques!!!  
— Oui... Malheureusement, il est couvé par un coq!

Ayuntamiento de Madrid

## De Xénophon au grand-duc Nicolas

Vue de la mer Noire, une large oasis de verdure monte en ruelles de plus en plus minces vers des plateaux rocheux et nus ; là, sur un promontoire qui domine les flots, une citadelle s'est posée, qui est une des plus vieilles du monde. Jason, aux temps fabuleux de l'histoire grecque, y descendit avec ses Argonautes, lorsqu'il les menait à la conquête de la Toison d'Or, c'est-à-dire des terres riches et ensoleillées de cette côte bénie des dieux.

Quelques siècles plus tard, l'armée grecque, qui s'était battue en Perse et dont Xénophon raconte la retraite célèbre, celle des Dix mille, saluait de ses acclamations la mer et les jardins, lorsque, échappée aux rudes montagnes de l'Arménie, elle découvrait enfin des paysages annonciateurs du retour dans la patrie. Sa route fut à peu près celle que viennent de suivre les Russes débouchant d'Erzeroum ; sur cet itinéraire, c'est vraiment l'Europe du Levant, ce sont les fruits et les couleurs de la Méditerranée que l'on retrouve en longeant à Trébizonde.

Au treizième siècle, les croisés d'Occident, guidés par la finesse vénitienne, fondèrent un empire latin à Constantinople, dont ils expulsèrent les empereurs byzantins ; ceux-ci s'établirent alors à Trébizonde, dans un décor où ils ne se sentaient pas étrangers ; leur dynastie, celle des Comnènes, y subsista jusqu'en 1461 ; elle y survécut donc de sept années à la prise de Constantinople par les Turcs de Mahomet II. Mais à son tour, dernière forteresse chrétienne de l'ancien empire grec, Trébizonde dut ouvrir ses portes aux musulmans.

Les Turcs n'en avaient pas été chassés depuis plus de quatre cent cinquante ans. En se substituant à eux, les Russes ouvrent un nouveau chapitre de l'histoire. Toute l'Arménie, en effet, est à eux maintenant. Les Turcs ont massacré une bonne partie de la population, complices des Allemands comme lorsqu'en 1896 Guillaume II, seul des chefs des Etats civilisés, protégeait Abdul-Hamid, le sultan rouge. Les Russes furent accueillis en libérateurs par ce qui reste aujourd'hui des Arméniens ; les barbares turco-allemands sont désormais chassés de tout ce territoire, dont Erzeroum est le réduit suprême et Trébizonde la porte ouverte sur le dehors.

Une bonne chaussée de 340 kilomètres, construite par des ingénieurs français, relie les deux villes ; elle a beaucoup facilité la marche de l'armée russe, qui a dû pourtant enlever de haute lutte plusieurs points très solidement défendus. Les plateaux arméniens sont rayés, d'est en ouest, par des vallées profondes, tributaires du Haut-Euphrate ou du Kizil-Irmak, qui se jette dans la mer Noire ; la route d'Erzeroum à Trébizonde doit franchir ces couloirs, dont chacun offre des positions favorables à une armée en retraite. Les Russes ont tout emporté.

Ils s'appuyaient aussi sur la mer : la coopération de leur flotte a permis un débarquement d'une extrême hardiesse, et ce succès nous apporte la certitude que, malgré sous-marins allemands et tures, nos alliés sont maîtres de la mer Noire ; par là, puis par Trébizonde, ils ravitailleront leurs troupes d'Arménie plus aisément que par le Caucase, d'où la neige n'a pas encore disparu. La menace turque, qui s'esquissait sur leur extrême gauche, vers le lac de Van, est ainsi paralysée.

Ce n'est pas ici le lieu de dissertar sur la valeur militaire de la nouvelle victoire russe ; n'est-elle pas un précieux symbole, au moment où des troupes envoyées par nos courageux alliés débarquent sur le sol français ? Les soldats du grand-duc Nicolas viennent de restituer Trébizonde au patrimoine séculaire de l'Occident ; la présence de leurs camarades parmi nous affirme l'unité de la guerre ; l'ennemi vaincu sur les rives de la mer Noire est le même que nous combattons tous ensemble sur le front français.

Henri Lorin,

professeur à la Faculté des Lettres  
de Bordeaux.

## Ce que l'on dit

### En attendant...

... C'était un Anglo-Australien. Mettons, si vous voulez, qu'il s'appelait Teddy. Arrivé dans la Nouvelle-Galles du Sud, riche tout au plus du cheval qu'il avait entre les jambes, Teddy avait d'abord gardé les moutons. Puis, ayant travaillé dur, il en avait achetés, il était devenu éleveur à son compte : Teddy était en passe de faire une assez jolie fortune ; il en profita pour se marier et même pour se constituer une assez abondante famille. Ce qui ne l'empêcha pas, dès que la guerre éclata, de s'enrôler comme volontaire : et vous n'ignorez pas que les volontaires australiens sont les premiers, les meilleurs de l'armée britannique.

Teddy alla, pour commencer, en Egypte, ses camarades à franchir le corps expéditionnaire turc dans le canal de Suez. Puis on le transporta aux Dardanelles, où il en vit de dures. Et le voilà maintenant, au début de ce printemps, en route pour le front d'Artois.

— Ça, s'était dit Teddy, c'est une bonne affaire ! D'abord je pourrai taper sur de vrais Boches, et non plus seulement sur des Turco-Boches. Ensuite je vais pouvoir recevoir ma femme et mes enfants qui, dans l'espoir de ce transfert en France, m'attendent à Rouen.

Mais « le front » avait besoin de lui ; il ne lui fut pas permis d'aller en Normandie.

Teddy se résigna : la guerre est la guerre, un soldat est un soldat. Mais, se penchant par la portière de son compartiment de troisième classe, il pria quelqu'un — le Français qui me communiquait cette histoire — de passer un télégramme à sa femme, à Rouen. Il lui donna même six pence, honnêtement.

Mais, au guichet du télégraphe, le Français s'entend répondre :

— Bien sûr, monsieur ! Nous ne pouvons prendre cette dépêche. Circulaire ministérielle 2426 du 20 août 1914 : « Il est rappelé que seule la langue admise est le français pour les télégrammes intérieurs... »

Depuis le 20 août 1914, douze cent mille Anglais se trouvent en France. Mais on n'a pas fait la nouvelle circulaire 42927 ; et ces Anglais continuent à ne pouvoir télégraphier en anglais à leurs épouses quand celles-ci les attendent en France !

Le Français, bien malgré lui, a gardé les six pence.

Pierre Mille.

L'Opéra-Comique a profité de ce « relâche » qui précède les jours de fête pour faire à son mobilier la traditionnelle toilette de Pâques... L'autre jour, tandis que le bâton du chef d'orchestre recevait « un coup d'encaustique », M. X..., un haut dignitaire du théâtre, qui assistait à l'opération, s'est écrié :

— Voilà un bâton qui l'a échappé belle !

On a entouré M. X..., — on sait qu'il ne parle jamais en vain, — et M. X... s'est expliqué :

— Avez-vous donc oublié qu'en 1914, deux mois, entendez-vous bien, deux mois avant la guerre, il fut décidé que Richard Strauss, le compositeur allemand, monterait sur ce pupitre, prendrait en main ce bâton et conduirait à la saison prochaine, à notre Opéra-Comique français, sa pièce intitulée : *Le Chevalier à la rose* ?

Il y eut un murmure. On se souvenait. M. X... continua :

— Richard Strauss est directeur de la musique à l'Opéra de Berlin, et tient le bâton de chef d'orchestre aux dix concerts que l'on donne, l'hiver, à la Chapelle Royale ! Quand je vous dis que ce bâton l'a échappé belle !

Pour toute réponse, le brave employé chargé de « faire luire » ledit bâton se mit à le frotter avec un nouveau zèle, comme si le contact d'une main boche l'avait déjà souillé.

\*\*\*

On sait que, lors du débarquement des troupes russes à Marseille, un officier-peintre, envoyé spécial du Tsar, s'est mis sur-le-champ à broser une toile ; elle est destinée à porter au Petit-Père le spectacle de ses soldats mettant le pied sur la terre de France.

La vue de cet officier, au vert uniforme chamarré, qui peignait avec une sorte de solennité ce tableau, déjà historique, a vivement impressionné la foule.

Et voici que, soudain, un brave homme, marchand de vin de la Camuebière, arrive portant un phonographe. En dépit des bousculades, il parvient à maintenir l'appareil à proximité des musiciens de la marine française.

Ainsi, le phonographe enregistrant, dans la rumeur du mistral et de la mer, l'hymne russe aux notes lentes, les trois hurrahs immenses poussés par nos alliés, le branle des cloches marseillaises, les vivats enthousiastes de la foule.

Des agents de l'autorité se sont approchés du marchand de vin génial et l'ont invité à circuler ; mais le brave homme s'est écrié fièrement :

— Laissez-moi ! C'est pour le Tsar ! Je veux envoyer au Tsar mon phonographe !

Les agents n'ont pas insisté.

\*\*\*

La salle de bains, introduite aujourd'hui dans beaucoup d'immeubles parisiens, va se généraliser à la fin de la guerre... Propriétaires, tenez-vous-le pour dit ! Nos poilus, en effet, sont en train de contracter, sur la ligne de feu, la passion de l'hydrothérapie ! Ils improvisent des établissements de bains-douches dont le confort stupéfie les civils qui se hasardent sur le front...

Voici le dernier système, breveté s. g. d. g. :

Ces bains-douches sont établis au bord d'un ruisseau. Une sorte de drague — fabriquée avec des boîtes de singe vides — est actionnée à la main ; et l'eau se déverse dans un haut réservoir. De là, elle fait le long d'un tuyau fait de branches d'arbres évidées, et va se déverser dans la salle de douches des poilus...

Rien de coquet comme cette salle de douches, enclose de murs et de toits en paille ; imaginez une chaumière du hameau de Trianon !... De hauts peupliers l'ombragent en frémissant... Ils sont beaucoup plus décoratifs que le palmier de la Samaritaine !

\*\*\*

Les trinitaires.

Dans une petite commune de la Somme, trois jeunes gens ayant tiré au sort ensemble ont extrait de l'urne les numéros 11, 12 et 13.

Mobilisés tous les trois dans le même régiment d'artillerie, ils ont participé aux mêmes combats et ont été blessés le même jour. L'un a perdu le bras gauche, l'autre le bras droit et le troisième une jambe. Tous trois sont décorés de la Croix de guerre.

\*\*\*

L'ordonnance ministérielle prescrivant d'utiliser les auxiliaires aussi judicieusement que possible d'après leurs professions civiles prête parfois à des conclusions assez inattendues, de la part des sous-officiers chargés de la répartition des nouveaux venus.

Récemment, dans un dépôt de Normandie, arrive un brave territorial du service auxiliaire, tardivement mobilisé.

— Que faisiez-vous dans le civil ? interroge le fourrier. Soyez précis, ajouta-t-il.

Et l'homme, qui était employé aux démolitions chez un entrepreneur, répondit :

— J'étais ouvrier limousinant...

Le sous-off demeura perplexe. Mais comme le prestige de ses fonctions eût été amoindri par une manifestation d'ignorance, il reprit aussitôt :

— Limousinant... limousinant. Bon, je vous inscrite pour les services automobiles.

Le brave maçon en resta stupide...

\*\*\*

L'illustre ingénieur électricien Marconi est fort modeste et n'aime pas qu'on lui décerne les éloges auxquels lui donne droit pourtant sa merveilleuse invention de la télégraphie sans fil.

De passage à Rome l'autre jour, et en visite rapide chez la princesse A..., il dut encore esquiver des compliments qu'il estimait superflus.

Pourtant, Marconi, lui dit la grande dame, il faut bien vous rendre justice. Le seul malheur, c'est qu'une découverte aussi belle que la vôtre soit utilisée par les Allemands et leur agence Wolff !

— Eh ! eh ! ne diminuez pas Wolff, princesse, répondit le savant en souriant, il a encore beaucoup plus de talent que moi. Il est vrai que, sans fil, et d'un point déterminé à un autre, j'envoie des télégrammes exacts, mais lui, il réussit quotidiennement à tirer, même d'un fil sans télégramme, d'admirables fausses nouvelles qui ne lui sont transmises de nulle part. Avouez que c'est beaucoup plus fort que tout ce que je pourrais faire ?

Le Veilleur.

## LA GUERRE RACONTÉE PAR LES ÉCRIVAINS QUI LA FONT

### La dernière lettre

Ce sont les derniers préparatifs avant l'attaque... La mission dont nous sommes chargés est telle que demain mon régiment n'existera plus peut-être... Nous donnerons l'assaut dès l'aube...

Heures émuantes! si avidement voulues et si angoissantes! Chaque homme a ses deux cents cartouches et ses grenades dans la musette. Sur chaque havresac, une bande de toile blanche est cousue, qui permettra aux artilleurs de vérifier, à la jumelle, la marche des fantassins, fleurs perdues, si facilement fauchées parmi les herbes hautes.

L'un ajuste sa baïonnette, l'autre recoud sa capote. Tous revêtent du linge propre. D'abord on ne sait pas si on pourra en changer de sitôt; et ensuite, si on était blessé, on rougirait de ne point se présenter de façon convenable aux jeunes infirmières. On a de ces délicatesses avant que de se faire tuer!...

Le long d'un sentier couvert, un soldat de deuxième classe se promène depuis deux heures. Il a le front penché, les mains derrière le dos. Il parle bas. Celui à qui il s'adresse change toutes les cinq minutes, officier, adjudant, sergent, caporal ou troupiers. Ce soldat est prêtre. Il reçoit des confessions...

Je me baisse vers mon ordonnance, qui est étendu sur le ventre, dans les feuilles mortes, et qui écrit avec un crayon-encr. Par hasard je lis : « Ceci est mon testament... »

De toutes les minutes que nous vivons, si diverses, si rudes, celle-ci est la plus pénible. Demain l'action nous emportera, l'enthousiasme chantera dans nos âmes. Les balles siffleront; sous nos pas le sol éclatera, tant pis! Nous ne sentirons rien, si ce n'est le souffle de la victoire; nous ne verrons rien, si ce n'est le but grandiose. Mais actuellement c'est face à face avec nous-mêmes que nous sommes. Et sur nos genoux, au pied d'un vieux arbre, nous écrivons la lettre, qui sera peut-être notre dernière lettre.

On n'imagine pas ce que cette perspective réserve. Que nous écrivions à notre mère, à notre femme ou à notre fiancée, peu importe! C'est brusquement un autre monde qui nous rejoint dans ce bivouac où ne brillent que des armes. C'est un passé que l'on exhume, ce sont des rêves qui surgissent dans la pensée pour réclamer qu'on les réalise. Tout cela était écrasé sous le présent trop lourd. La dernière lettre est toujours un examen de conscience.

Que de choses on doit y mettre pour qu'elle contienne à la fois ce qui fut et ce qui devait être!... Les phrases, qu'on écrit au moment suprême, seront celles qui résonneront définitivement à l'oreille des êtres chers à chaque battement de leur souvenir.

Malgré soi, on s'incline sur son papier pour ne pas montrer aux voisins qu'on a les yeux pleins de larmes. On penche la tête de côté pour que les pleurs se perdent dans la mousse et ne trahissent pas, avec leurs taches jaunes, la détresse momentanée d'un cœur.

Quand la dernière lettre est finie, on baise la signature, on cache la lettre. On enfouit l'enveloppe sous sa vareuse, sur son cœur. Il n'y a plus maintenant de faiblesse. Plus rien n'existe sauf le devoir, qu'il faut accomplir joyeusement. Les Français ne font bien que ce qu'ils font joyeusement.

En avant!

Albert A...

### Les agissements bulgares en Macédoine inquiètent la Grèce

ATHÈNES, 23 avril. — L'opinion en Grèce s'inquiète beaucoup de l'occupation de villages grecs en Macédoine.

« Les Bulgares, y dit-on, ont occupé hier quatre villages grecs; demain ils en occuperont huit. Il leur plaît aujourd'hui de prendre pied dans la région de Guevgueli; demain ce sera le tour de Florina; après-demain, ils s'attaqueront à la Macédoine orientale, objet de leurs plus ardentes convoitises. Il ne faut pas croire que les Bulgares abandonneront jamais les conquêtes faites aux dépens de la Grèce. On dit que l'Allemagne a garanti à la Grèce son territoire actuel; or, l'Allemagne n'a jamais pris vis-à-vis de la Grèce l'engagement formel de chasser par les armes les Bulgares de la Macédoine, s'ils venaient à s'en emparer. Le fait que le gouvernement grec maintient la mobilisation suffirait à le prouver. » (Information.)

## UN PACIFISTE QUI RENONCE



M. BRYAN

ancien secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères des Etats-Unis.

Le leader des pacifistes, ayant — mais en vain — tenté de convaincre le Congrès qu'il ne fallait pas contrister l'Allemagne, voyant l'inutilité de ses efforts, y renonce : et le voici qui reprend la tournée de conférences qu'il avait interrompue pour venir prêcher la germanophilie à Washington.

### AU CAMP DE MAILLY



C'est dans ce petit bâtiment, situé à l'intérieur de l'enceinte et un peu à droite de l'entrée principale, que logera l'état-major des contingents russes arrivés en France et concentrés, comme on le sait, au camp de Mailly.

### Monseigneur Baudrillart reçu par le roi d'Espagne

MADRID, 23 avril. — Mgr Baudrillart a été reçu par le roi.

L'audience a duré une heure; elle a porté sur l'œuvre humanitaire accomplie par Alphonse XIII



MGR BAUDRILLART  
(Phot. Eug. Pireu, rue Royale.)

en faveur des prisonniers disparus et au sujet de laquelle Mgr Baudrillart a exprimé au roi sa reconnaissance.

Le roi, de son côté, s'est intéressé au fonctionnement de la mission espagnole envoyée à Paris. Mgr Baudrillart visitera Valence et Barcelone.

## LA BATAILLE DE VERDUN

### La déception des Allemands devant Verdun Nos progrès au bois d'Avocourt

Si docile, ou, pour mieux dire, si servile que soit le public d'Allemagne, il devient difficile de lui cacher la déception éprouvée devant Verdun et dont la disgrâce du maréchal Haeseler vient d'être la manifestation éclatante. Les journaux ne savent plus qu'inventer pour transformer l'échec en succès.

Tous sont d'accord sur ce point que la prise de la ville n'a jamais été considérée comme un résultat intéressant. S'ils ont eux-mêmes, et à deux reprises, vers la fin de février et le milieu de mars, annoncé cet événement comme prochain, s'ils l'ont célébré d'avance comme une victoire décisive, c'est par erreur. Il ne coûte rien à un Allemand ni de mentir, ni de se démentir.

Quel est donc le but poursuivi par l'état-major allemand? Ici, les explications diffèrent. Certains journaux continuent à parler de l'usure de notre armée. Le malheur est que précisément, au mois de janvier de cette année, plusieurs critiques militaires de l'Allemagne avaient établi, en de judicieux articles, que les pertes de l'assaillant, dans la guerre de positions, sont toujours de beaucoup supérieures à celles du défenseur.

C'est pourquoi d'autres journaux, comme la *Deutsche Tageszeitung*, laissant de côté cette mauvaise raison, essaient de donner à la bataille de Verdun un caractère préventif. Il leur suffit pour cela d'inventer une offensive française qui, de Verdun, devait se porter sur Metz; ils en citent même la date, qui est le 15 avril. « Or, ajoutent-ils avec satisfaction, le 15 avril est passé, sans qu'il ait été question de cette grande offensive. »

Inutile de réfuter longuement de pareilles divagations. Il nous suffit de faire remarquer que, dans la guerre moderne, l'usage n'est pas de mettre les places d'armes, ni les magasins, ni les parcs d'une armée dans une ville, même fortifiée, parce que l'artillerie ennemie aurait trop beau jeu à les y écraser.

Notre offensive en Champagne ne s'appuyait pas sur une place forte, mais sur un réseau de chemins de fer, de routes, de boyaux et de tranchées. Il en est de même de l'offensive des Allemands contre Verdun. La place de Metz n'y joue qu'un rôle fort accessoire. Certaines gares régulatrices et certains dépôts de munitions, en Woëvre ou en Argonne, en sont les bases véritables; c'est pourquoi nos pièces à longue portée et nos avions s'occupent assidûment à les détruire.

Les événements continuent à nous être favorables. Sur la rive gauche de la Meuse comme sur la rive droite, les attaques répétées de l'ennemi ont abouti à un complet échec, et c'est nous qui, par une suite de coups de main bien réglés, avons enlevé plusieurs postes d'écluse dans le bois d'Avocourt, mettant ainsi les tranchées allemandes en cette région à la merci de surprises ultérieures.

Jean Villars.

### ÉTATS-UNIS ET ALLEMAGNE

### La note de M. Wilson

#### L'Allemagne ne songe qu'à gagner du temps

C'est jeudi soir que M. Gerard, ambassadeur des Etats-Unis à Berlin, a remis à M. von Jagow, secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, la note du président Wilson mettant l'Allemagne en demeure de choisir entre la cessation de sa criminelle campagne sous-marine ou la rupture des relations diplomatiques entre les Etats-Unis et elle.

On connaît aujourd'hui — par l'agence Wolff — le texte complet de cette note, qui ne contient, en somme, rien qui n'eût déjà été exprimé, et fort clairement, par le président Wilson dans son discours au Congrès, discours qui a été reproduit par la presse de tous les pays.

Elle débute par le rappel du cas du *Sussex*. Le torpillage de ce vapeur, non armé, la mort de nombreux passagers, dont plusieurs Américains, l'enquête, de laquelle il ressort péremptoirement que la responsabilité en incombe à un sous-marin allemand, sont brièvement, mais nettement résumés.

Si le torpillage du *Sussex* — continue la note — avait été un cas isolé, cela permettrait aux Etats-Unis d'espérer que l'officier responsable de cet acte a outrepassé de sa propre autorité les ordres qu'il avait reçus ou

qu'il a négligé d'une manière coupable les mesures de précaution imposées et que la justice recevrait satisfaction par sa punition en même temps que le gouvernement impérial exprimerait sa désapprobation formelle de l'acte commis et offrirait une indemnité équitable ; mais bien que l'attaque du *Sussex* ne soit pas défendable et ait provoqué de si tragiques pertes de vies humaines, ce qui en fait l'un des plus épouvantables exemples de la cruauté de la guerre sous-marine, celle que la pratiquent les commandants des bâtiments allemands, elle n'est malheureusement pas un cas isolé. Au contraire, le gouvernement des Etats-Unis se voit obligé de conclure des récents événements que ce n'est là qu'un cas, l'un des plus graves et des plus affligeants illustrant les méthodes et l'esprit selon lesquels on d'écrit sans distinction les navires de commerce de tous genres, nationalité ou destination. Cette méthode se définissait de mieux en mieux, à mesure que l'activité des sous-marins allemands augmentait d'intensité et se développait ces derniers mois.

C'est déjà ce qu'avait dit M. Wilson au Congrès. De même les paragraphes qui suivent rééditent les paroles du président : ils sont consacrés au rappel des protestations adressées par les Etats-Unis à l'Allemagne au nom du droit des gens, et à celui des promesses du gouvernement impérial, promesses qui ne furent pas tenues, puisqu'aucune modification ne fut apportée aux méthodes germaniques de guerre sous-marine. Aussi le gouvernement américain est-il à bout de patience ; il a fait toutes les concessions possibles, il a voulu que les faits fussent clairs, et « susceptibles d'une seule interprétation ». Donc, maintenant, il n'a plus à tergiverser. Et c'est une réponse nette qu'il réclame les Etats-Unis.

A moins que l'Allemagne n'annonce immédiatement qu'elle abandonne ses méthodes d'attaques sous-marines actuelles contre les navires transportant des passagers et des marchandises, les Etats-Unis n'auront d'autre choix que la rupture des relations diplomatiques. C'est avec la plus grande répugnance que le gouvernement des Etats-Unis fait une démarche de ce genre, mais il se voit obligé de l'entreprendre au nom de l'humanité et des droits des nations neutres.

## A BERLIN

On essaye de tergiverser,  
mais on commence à être inquiet

C'est donc une réponse nette et immédiate que réclame le gouvernement américain. Est-il besoin d'indiquer que le gouvernement allemand n'est pas le moins du monde disposé à lui donner satisfaction ? Il ne cherche, au contraire, qu'à différer sa réponse, à tergiverser, à instituer une discussion à perte de vue, bref, à gagner du temps. C'est ce qui apparaît clairement dans la presse allemande, en même temps qu'une fureur qui n'ose pas encore éclater, encore que la plupart des journaux d'outre-Rhin, commentant le discours de M. Wilson, affectent une intransigeance absolue :

La *Tæglische Rundschau* écrit :

La dernière dépêche Reuter sur les déclarations définitives de Washington fera monter au visage des Allemands le rouge de la colère et de la honte. Tous se demanderont à Berlin de cesser avec les avocats des Français et des Anglais des pourparlers poursuivis sur ce ton. L'honneur de l'Allemagne exige que nous en restions là.

N'empêche que, pour en revenir à la note même, la plupart des journaux allemands, arguant de sa longueur et des questions qu'elle soulève, affirment qu'on n'y peut répondre de suite.

Plusieurs contre-questions et négociations avec l'Amérique seront probablement nécessaires, dit le *Lokal Anzeiger*, avant que le gouvernement allemand puisse donner sa réponse définitive, parce qu'il s'agit là de régler des questions de principe de grande importance.

Certains, même, commencent à dire : « Attention ! la situation est grave. »

C'est d'ailleurs la note qui vient des Germano-Américains eux-mêmes.

## AUX ETATS-UNIS

Les Germano-Américains voudraient  
éviter la rupture

NEW-YORK, 23 avril. — Les progermains des Etats-Unis font en ce moment des efforts désespérés pour persuader l'Allemagne de céder, au moins en apparence, au président Wilson. M. Emile Kluesing, correspondant de l'agence Wolff, signale avec insistance que la porte est encore ouverte aux négociations diplomatiques. Il radiotélégraphie à son agence :

« Il ne serait pas difficile à l'Allemagne d'annoncer qu'elle abandonne la guerre sous-marine jusqu'à ce qu'une décision soit intervenue au sujet des questions de droit qui sont en jeu... »

Dans un autre radiotélégramme, il suggère la solution suivante :

« Une entente est donc possible, si l'Allemagne annonce qu'elle est disposée à discuter les principes en jeu ou même à les soumettre à l'arbitrage en donnant l'assurance que dans l'intervalle aucun navire ennemi ne sera torpillé sans avertissement préalable et que les navires capturés ne se-

ront détruits que si le temps est calme et s'ils se trouvent à proximité de la côte et après que le sauvetage des passagers et de l'équipage aura été assuré. »

D'autre part, il souligne en ces termes la gravité de la situation :

« On mande de Washington à la *Tribune* qu'une seule nouvelle attaque illégale sur un navire belligérant ou neutre quelconque, qu'il se trouve ou non des Américains à bord, après que l'Allemagne aura eu le temps de transmettre de nouveaux ordres aux commandants des sous-marins aura pour résultat la rupture des relations diplomatiques. »

Les influences allemandes sondent insidieusement l'opinion américaine afin de savoir si les Etats-Unis admettraient un compromis sur la question de la guerre sous-marine.

Le gouvernement de Berlin se déclarerait disposé à cesser ses torpillages à la condition que les navires marchands s'arrêteraient dès qu'ils apercevraient un sous-marin et sans tirer sur lui.

On déclare qu'une proposition de cette nature serait rejetée par le département d'Etat à Washington et provoquerait de la part du président Wilson une réponse encore plus hautaine que ne l'ont été ses déclarations devant le Congrès.

Le pays se fait, d'ailleurs, de plus en plus non seulement à l'idée de la rupture, mais aussi à celle de la guerre. Certains cercles privés vont même jusqu'à déclarer que si les Etats-Unis se rangeaient du côté des Alliés ils ne leur fourniraient pas seulement de l'argent mais qu'ils enverraient une armée considérable pour combattre en France.

## LES RUSSES EN FRANCE

Un événement politique  
plutôt que militaire

NEW-YORK, 23 avril. — Le *Globe* suppose que l'objet de l'envoi des troupes russes en France est plus politique que militaire. Il estime qu'à ce point de vue l'événement est de la plus haute importance.

Le gouvernement russe, déclare-t-il, donne ainsi une preuve éblouissante de son inébranlable volonté de faire cause commune avec ses alliés et de respecter dans son esprit et dans sa lettre le pacte de ne pas conclure de paix séparée. C'est une réponse éloquent aux reproches de paix séparée avec la Russie, auxquels les Allemands se sont raccrochés depuis longtemps.

Le *World* dit que le débarquement est de mauvais augure pour l'Allemagne. L'armée russe de débarquement peut ne pas changer le cours de la guerre, mais ce débarquement démontre qu'il n'y a pas d'effort trop grand que la Russie ne puisse faire pour affirmer sa fidélité à ses alliés.

Le *New-York Sun* écrit qu'en se basant sur l'ordre du jour du général Joffre, où il est dit que les soldats russes du corps expéditionnaire furent choisis parmi les plus braves et les officiers les plus renommés, on peut admettre qu'une armée entière n'a pas été débarquée en France. Le contingent est relativement de faible importance et ne fut envoyé que dans un but politique pour inspirer confiance et inciter les Français et les Anglais à des efforts encore plus héroïques que ceux tentés jusqu'à ce jour.

L'*Evening Sun* dit que l'arrivée des troupes russes en France est une des plus grandes surprises de la guerre et que, pour plusieurs raisons, elle est contraire à toute vraisemblance ; au point de vue militaire pourtant, la nouvelle est exacte et confirmée. Il insiste surtout sur le fait qu'« un prêt de troupes d'une nation à une autre témoigne d'un degré de confiance surpassant celui qui règne dans la plupart des alliances ». Il estime impossible, actuellement, de deviner le but de ce mouvement, qui donne en tout cas l'assurance et la preuve que la Russie combattra aux côtés de la France jusqu'à la fin de la guerre, sans accepter de paix séparée.

Le *New-York Times*, après avoir développé plusieurs suppositions, conclut :

C'est en tout cas de mauvais augure pour l'Allemagne, car cela montre que l'avantage qui résulte de la possibilité d'un transport de troupes d'un front vers un autre n'est plus exclusivement réservé à l'Allemagne, mais au contraire est partagé maintenant par ses ennemis.

L'*Evening Post* suppose que c'est un motif politique plutôt que le besoin urgent de renforcer l'armée française qui provoqua l'envoi des troupes russes en France car dans ce dernier cas, le gouvernement de Berlin, qui a certainement été informé de l'embarquement des troupes russes, l'aurait depuis longtemps annoncé, en déclarant que la France était au bout de ses ressources.

## Communiqué belge

L'activité des artilleries en présence a repris avec vigueur aujourd'hui particulièrement dans tout le secteur entre Nieuport et Dinant.

Un transport allemand par voie ferrée a été efficacement pris sous notre feu vers du village de Beerst.

Ayuntamiento de Madrid

## COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Dimanche 23 Avril (630<sup>e</sup> jour de la guerre)

**QUINZE HEURES.** — A l'ouest de Vauquois, les Allemands ont tenté, au cours de la nuit, d'enlever une de nos mitrailleuses particulièrement gênante pour eux. Ils ont été repoussés : huit prisonniers sont restés entre nos mains.

A l'ouest de la Meuse, l'ennemi n'a pas renouvelé ses attaques entre le ruisseau de Bèthincourt et le « Mort-Homme ». Des coups de main tentés par nous dans le bois d'Avo-court nous ont permis d'enlever plusieurs postes d'écoute et de faire des prisonniers.

A l'est de la Meuse et en Woëvre, activité intermittente de l'artillerie.

Nuit calme sur le reste du front.

**VINGT-TROIS HEURES.** — Au sud de la Somme, notre artillerie a exécuté des tirs de concentration sur les tranchées allemandes aux abords de Fransart et d'Hattencourt (sud de Chaulnes).

A l'ouest de la Meuse, bombardement assez violent de la cote 304.

A l'est de la Meuse et en Woëvre, quelques rafales d'artillerie.

Aucune action d'infanterie au cours de la journée.

En Lorraine, nous avons canonné vigoureusement les ouvrages ennemis dans le secteur de Leintrey.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front.

## AUTOUR DE LA BATAILLE

Aveux allemands

GENÈVE, 23 avril. — On remarque beaucoup ici l'insistance avec laquelle depuis plusieurs jours les bulletins allemands reviennent sur l'acharnement de la lutte devant Verdun, sur la violence du duel d'artillerie, etc. Cette insistance, de l'avis général, doit avoir pour but d'une part de justifier les pertes énormes subies par les troupes allemandes, d'autre part d'expliquer l'insuccès complet des dernières attaques allemandes.

Le bulletin rendu public ce matin contient notamment la phrase suivante :

« L'artillerie continue ses tirs de part et d'autre sans interruption de nuit ni de jour avec une violence extraordinaire sur tout le front de combat de la région de la Meuse. »

Le même bulletin renferme un aveu qui est souligné par la plupart des journaux. Il reconnaît que « pendant la nuit, les Français ont réussi à reprendre pied dans les éléments de tranchées qui se trouvent près du bois des Caurettes. »

Explications embarrassées

AMSTERDAM, 23 avril. — La *Deutsche Woche*, *Zeitung für die Niederlande*, commentant la situation des Allemands devant Verdun explique de la façon suivante pourquoi les troupes allemandes progressent si lentement :

« On avance devant Verdun, mais, en présence d'un adversaire aussi courageux que le Français, cette avance ne s'effectue que lentement. Car on ne peut oublier que les succès des troupes allemandes sont obtenus contre un ennemi qui a réuni toutes ses réserves disponibles dans la région de Verdun. L'état-major français a abandonné une quarantaine de kilomètres de son front de défense, il en a retiré toutes ses troupes et les a transportées vers Verdun. Cela nous apprend qu'on considère en France, la position de Verdun comme très menacée et que la France ne dispose plus de réserves suffisantes en arrière du front. Ces 40 kilomètres de ligne de défense abandonnés ont été occupés par des troupes anglaises. »

Aujourd'hui lundi et jours suivants, Exposition Générale dans tous les rayons au Palais de la Nouveauté, Grands Magasins Dufayel : Confections pour hommes, dames et enfants, lingerie, modes, chapellerie, chaussures. Mobiliers par milliers.

## LE LAIT FRAIS FAIT DÉFAUT

ou du moins dans les circonstances actuelles il est fort difficile de se procurer du lait pur et naturel. La Maison *Henri Nestlé*, 18, Rue du Parc-Royal, à Paris, croit donc utile de rappeler aux mamans les qualités incontestables de sa *Farine lactée Nestlé*, qui remplace avantageusement le lait de vache. On la trouve dans toutes les bonnes maisons d'Épicerie, Pharmacies et Herboristeries.

# DERNIÈRE HEURE

## UNE ANNEXE A LA NOTE AMÉRICAINE

### Comment le Sussex a été torpillé

La note américaine, dont nous publions d'autre part un résumé, est accompagnée d'une annexe relative au torpillage du *Sussex*. Voici ce document, accablant pour von Jagow, qui s'est en vain obstiné à nier le torpillage :

Le vapeur français *Sussex*, qui est régulièrement employé depuis plusieurs années par le ministère des Affaires étrangères au transport des voyageurs entre les ports de Folkestone et Dieppe, est parti de Folkestone le 24 mars 1916, à 1 h. 25 de l'après-midi, avec 325 passagers et 53 hommes d'équipage, à destination de Dieppe (déclaration du capitaine Mouffet et rapport du contre-amiral Grasset). Les passagers, parmi lesquels se trouvaient plus de vingt-cinq citoyens américains (télégrammes de l'ambassadeur des Etats-Unis à Londres du 25 mars et de l'ambassadeur des Etats-Unis à Paris des 26 et 28 mars), appartenaient à divers Etats. Il se trouvait parmi eux de nombreuses femmes et enfants et environ la moitié était des ressortissants des pays neutres (rapport du capitaine de corvette Sayles et du lieutenant Smith, rapport du contre-amiral Grasset).

Le *Sussex* ne portait pas d'armement (ministère des Affaires étrangères de France, rapport du capitaine de corvette Sayles et du lieutenant Smith, dépositions sous serment des passagers américains). Il n'a jamais été employé pour le transport des troupes et avait pris une route que ne suivent pas les transports de troupes d'Angleterre en France (déclaration de l'amirauté britannique et du ministère français des Affaires étrangères). Le vaisseau faisait route dans une direction presque exactement au sud après avoir passé Dungeness (déclaration du capitaine Mouffet).

Le temps étant clair et la mer calme (déposition sous serment de MM. Hane, John Hearley, Warren) vers 2 h. 50 de l'après-midi, alors que le *Sussex* n'était pas à plus de treize milles de Dungeness (déclaration du capitaine Mouffet), le capitaine du bateau qui se trouvait sur la passerelle de commandement vit, à environ cent cinquante mètres du navire à bâbord, le sillage d'une torpille (déclaration du capitaine Mouffet). Le sillage a été aussi aperçu très distinctement par le premier officier et le second-maitre qui se trouvaient sur la passerelle avec le capitaine (rapport contre-amiral Grasset). Le capitaine donna aussitôt l'ordre d'arrêter machine à tribord (déclaration du capitaine Mouffet) dans l'intention de tourner le navire vers tribord afin d'échapper à la torpille en la laissant passer le long du côté bâbord; mais avant que le navire ait pu virer suffisamment pour éviter de croiser la route de la torpille, celle-ci atteignit la coque un peu en avant du pont, faisant explosion et détruisant tout l'avant du navire jusqu'à la première cloison étanche, arrachant le mât de misaine et les antennes de la T.S.F., tuant ou blessant environ 80 personnes à bord (déclaration du capitaine Mouffet, rapport du contre-amiral Grasset, déposition sous serment de M. Henri S. Beer).

A ce moment, aucun autre navire n'était en vue (déposition sous serment de MM. Samuel F. Bennis, Guilbertson, John Hearley et autres). L'approche de la torpille a été remarquée par différentes autres personnes sur le bateau (déposition sous serment de MM. Samuel F. Bennis, Henri S. Beer, Warren). L'une d'elles, un citoyen américain, M. S. Beer, était accoudé au parapet bâbord à environ dix pieds derrière la passerelle du commandant et regardait la mer lorsqu'il aperçut la torpille qui s'approchait à une distance d'environ 100 yards. Il cria à sa femme et à une personne qui les accompagnait : « Une torpille ! » Immédiatement après ce cri, la torpille toucha le bateau (déposition sous serment de M. Henri S. Beer et de Mme H. S. Beer).

### Les navires suédois pour la Suède

STOCKHOLM, 22 avril. — Selon les journaux, le gouvernement a l'intention de soumettre au Riksdag, après les vacances de Pâques, un projet de loi autorisant le gouvernement, dans les circonstances actuelles, provoquées par la guerre, à défendre aux navires suédois de transporter des marchandises entre les ports étrangers, dans le but de réserver le tonnage suédois pour les besoins du pays.

La loi réglant les exportations et les importations pendant la guerre a été promulguée aujourd'hui et entrera en vigueur demain.

## LA MENACE ALLEMANDE sur le front de l'Yser

LONDRES, 23 avril. — On mande de Rotterdam à la *Weekly Dispatch* :

« Le duc de Wurtemberg, avec son état-major, est arrivé à Thiel, où est actuellement concentrée une force importante avec une artillerie nombreuse. »

« Des troupes sont allées de Gand à Thiel dans la direction de Thourout, avec l'intention, à ce qu'on dit, de menacer le front de l'Yser. »

« L'extrême aile gauche allemande est maintenant très forte. Un nouvel état-major est venu s'ajouter à celui qui était déjà à Thiel, ce qui a transformé la ville en un centre militaire très important. »

« Les troupes arrivaient dans cette région depuis le 15 mars; elles ont atteint leur effectif maximum le 15 avril, jour où la ville a été traversée par de nombreux soldats et pièces d'artillerie. »

### Von der Goltz a-t-il été assassiné ?

GENÈVE, 23 avril. — Dans les milieux turcs de notre ville, on croit fermement que le maréchal von der Goltz a dû être assassiné, à Constantinople, au moment même de son départ pour Berlin.

On fait, à ce propos, remarquer que, à la date du 19 avril, les journaux allemands annonçaient la prochaine arrivée du maréchal mais qu'aucun d'eux ne faisait la moindre allusion à une maladie quelconque de von der Goltz.

ZURICH, 23 avril. — La *Nouvelle Gazette de Zurich* écrit que la mort de von der Goltz est un nouveau coup fatal pour la Turquie et l'état-major turc, car le feld-maréchal, qui était âgé de soixante-trois ans, représentait l'âme de l'alliance turco-allemande.

### Les massacres de Grecs en Asie-Mineure

ATHÈNES, 23 avril. — L'*Ethnos* enregistre de sinistres nouvelles venant de Smyrne et autres lieux d'Asie-Mineure et annonçant des massacres de Grecs, ainsi que la ruine de leurs foyers.

« Pendant que les Turcs exterminent ainsi l'hellénisme, dit le journal, nous ici nous sommes aux petits soins vis-à-vis de leurs parents musulmans installés en Macédoine, que nous comblons de biens. »

### Le baron Diller, statthalter de Galicie

GENÈVE, 23 avril. — On mande de Vienne que le général baron Diller, gouverneur militaire du territoire d'occupation austro-hongrois en Pologne, a été nommé statthalter de Galicie.

Les mêmes considérations qui avaient amené jadis à charger un général d'infanterie de l'administration de cette province ont maintenant encore décidé de confier la succession du défunt statthalter à une personnalité militaire ayant un rang élevé.

### Le procès des accapareurs suisses

GENÈVE, 23 avril. — Le conseil d'Etat a tenu samedi, après-midi, une séance consacrée à un nouvel examen de l'affaire des accaparements, qui continue à soulever en Suisse une légitime émotion.

On sait que, jusqu'à ce jour, onze arrêtés d'expulsion ont été signés contre des Allemands, Autrichiens, Bulgares et Polonais. Le Conseil a décidé de maintenir en outre deux arrêtés d'expulsion précédemment pris, et a entendu le rapport du département de la Justice sur l'expulsion de cinq autres accapareurs.

Tous les individus expulsés agissaient pour le compte de l'*Allegemeine Handelsgesellschaft*, dont le siège est à Zurich et dont toutes les marchandises ont été séquestrées par ordre du Conseil fédéral.

### Le nouveau président du conseil chinois

PÉKIN, 22 avril. — Touan-Tchi-Djoui a accepté la présidence du Conseil avec le portefeuille de la Guerre; il s'occupe de former un nouveau ministère.

Youan-Chi-Kai a consenti à renoncer au ministère et à toute autorité civile.

On espère que la présidence de Touan-Tchi-Djoui, qui est un ferme républicain, conciliera le sud.

## Les opérations autour de Verdun du 16 au 22 avril

Sur la rive gauche de la Meuse, l'ennemi s'est borné jusqu'au 21 à des sérieuses actions d'artillerie, le mauvais temps ayant rendu la circulation difficile aux abords du ruisseau de Forges.

Le 20, nous avons repris à l'ennemi, sur les pentes nord du Mort-Homme et au nord du bois des Caurelles, quelques tranchées où il avait pénétré au cours de son attaque du 10. Dans la nuit du 21 au 22, les Allemands ont essayé de nous reprendre nos gazas. Ils ont été repoussés au Mort-Homme après avoir pris pied un instant dans nos lignes; au nord du bois des Caurelles, malgré l'emploi de liquides enflammés ils ont été refoulés avec de fortes pertes. Le 22, deux attaques successives sur nos positions entre le ruisseau de Béthincourt et le Mort-Homme ont abouti à un sanglant échec.

Nous avons identifié une nouvelle division allemande qui est venue relever des troupes très éprouvées.

Sur la rive droite de la Meuse, les combats ont été incessants.

Le 17 avril, les Allemands ont déclenché une offensive d'ensemble entre la Meuse et le fort de Douaumont. Les actions ont été particulièrement violentes sur la cote du Poivre et à l'est du village de Douaumont. L'ennemi a réussi à enlever un saillant formé par notre ligne au sud du bois de Chauffour et a été repoussé sur les autres points avec de grosses pertes. On a reconnu sur ce front des troupes appartenant à cinq divisions différentes.

Le 19 avril, nous enlevons à l'ennemi un ouvrage fortifié au nord-ouest de l'étang de Vaux en faisant 260 prisonniers dont 10 officiers.

Nous repoussons trois tentatives sur les Eparges.

Le 20 nous reprenons une carrière située à 500 mètres au sud de la ferme Haudumont où l'ennemi était entré le 17; nous repoussons une très violente attaque ennemie menée sur un front de 2 à 3 kilomètres sur nos tranchées immédiatement au sud du village et du fort de Douaumont.

Le 21, l'ennemi exerce sur tout le front, entre la Meuse et Vaux, de violentes tirs d'artillerie; mais notre contre-préparation l'empêche de passer à l'attaque.

La journée du 22 n'a été marquée que par une intense activité d'artillerie.

Trente divisions allemandes ont paru sur le front de Verdun jusqu'à ce jour.

Il est à remarquer que le commandement allemand cherche à mener l'action avec le moins de troupes possible, mais en les maintenant jusqu'à l'usure complète. Au fur et à mesure des pertes éprouvées il reforme les unités avec des renforts et les reporte à l'attaque à peine reconstituées. C'est ainsi que certaines divisions ont reparu sur ce front jusqu'à trois et même quatre fois.

## LE TRI-CENTENAIRE de Shakespeare et de Cervantès

MADRID, 23 avril. — A l'occasion du 300<sup>e</sup> anniversaire de la mort de Cervantès et de Shakespeare, le roi d'Espagne a envoyé au roi George la dépêche suivante :

« C'est à cette date que la noble nation et l'Espagne glorifient en même temps les deux génies immortels qui sont le légitime orgueil de notre race. Je t'envoie, avec mes salutations et celles de la reine, l'expression de la profonde reconnaissance de mon pays et la mienne, pour l'hommage rendu à Cervantès et à la littérature espagnole. »

## NOUVELLES ET DÉPÊCHES

LONDRES. — On mande de Queenstown au Lloyd que le vapeur norvégien *Aud* a sombré près des rochers de Daunt. L'équipage est arrivé à Queenstown.

LONDRES. — Le Lloyd annonce que la barque française *Charavan* a été torpillée samedi.

On croit que l'équipage a été sauvé.

BUCAREST. — M. Bratiann, président du Conseil, et M. Porumbaru, ministre des Affaires étrangères, sont partis en congé pour quelques jours.

ATHÈNES. — Selon une dépêche de Sérès à la *Restia*, parmi les troupes allemandes du secteur de Petrich, formant une division, se trouve le 88<sup>e</sup> régiment de ligne prussien, dont le chef est le roi Constantin.

BUCAREST. — Les classes comprenant les jeunes gens de dix-sept et dix-huit ans ont été appelées en Turquie.

PÉTROGRAD. — Le tsar a conféré l'ordre de l'Aigle Blanc à M. Sazonov, ministre des Affaires étrangères.

# LES SOLDATS RUSSES AU CAMP MIRABEAU, A MARSEILLE



En débarquant à Marseille, les soldats russes ont fait un séjour de vingt-quatre heures au camp Mirabeau, situé non loin de l'Estaque. Tout avait été préparé pour les recevoir dans « ce magnifique site, bien ombragé, avec vue sur la mer ». La popu-

lation marseillaise s'était massée aux abords du camp et a longuement fraternisé avec les nouveaux hôtes de la France. Le lendemain, bien reposés des longs jours de traversée, les soldats russes ont été dirigés, par Lyon et Dijon, sur le camp de Malh-

## LES CANTINIÈRES DE 70

*De loin, elles pensent aux "bleuets"*

Il n'y a pas de cantinières à la guerre de 1914-1916.

Mais des cantinières survivent de l'autre guerre, de 1870, décorées de la médaille militaire et pen-



M<sup>me</sup> RENON

(Phot. Bénédict)

données de la Légion d'honneur... Regrettent-elles l'abolition de « leur charge » ?

\*\*\*

Mme Duchamp, médaillée en 1891, et Mme Renon, décorée par décret du 12 février 1871, ont bien voulu répondre à nos questions.

Mme Renon, âgée aujourd'hui de soixante-troize ans, se plaît à répéter qu'elle n'appartint pas officiellement au corps des cantinières, qu'elle servit comme « volontaire », et que, vu cette circonstance, son jugement sur les cantinières sera encore plus impartial, et son éloge plus digne de foi... Car elle va témoigner en leur faveur, n'en doutez point! Mais ne faut-il pas d'abord vous la présenter?

Mme Renon a fait la campagne de 1870 — ce qui n'a nullement altéré sa santé : elle a eu son premier rhume à soixante ans! Et c'est à peine si quelques rhumatismes lui rappellent aujourd'hui qu'au son du canon elle a couché à la dure... Laissons-lui la parole :

— En 1870, lorsque Paris fut menacé par les Prussiens, j'entendais répéter autour de moi qu'il fallait se sauver... Se sauver! Pourquoi? Je suis Parisienne : je décidai de ne point quitter Paris... J'étais seule au monde... Je me dis : « Plutôt que de mourir seule, mourons avec les soldats! » Et je m'engageai au bataillon de la garde nationale de la rue des Martyrs.

Mme Renon n'avait pas d'uniforme; elle en inventa un... « Je mis des bolles, une jupe très large et très courte — je devançais la mode de 1916 — un boléro, un képi... La costume était en drap brunâtre — on n'avait pas encore trouvé le kaki... Ah! il n'était pas beau, mais ça marchait bien égal! Je voulais quelque chose de pratique, de résistant... »

Le costume résista — et Mme Renon aussi!

Elle se distinguait à Buzenval, resta trois heures au fort de Montretout, sous le feu de l'ennemi, et fut atteinte d'une balle... Elle ravitaillait les postes avancés, soignait les blessés, se multipliait... Ent-elle peur? Que non pas! De tout ce qu'elle souffrit à cette heure tragique, le plus pénible — assure-t-elle aujourd'hui — fut la petite brûlure que lui causait son souffle en se glissant sur ses lèvres... Car il ne faisait pas chaud, par les matins d'hiver de 70-71, à courir aux ravitaillements, sous le Mont-Valérien qui tonnait!

Quand Mme Renon reçut la médaille militaire, elle était encore très jeune, et ne se rendit pas bien compte du suprême honneur qui lui était décerné. Le général qui la décora la gronda paternellement : « A mesure que vous avancerez dans la vie, lui dit-il, vous attacherez plus de prix à cette récompense! »

— C'est vrai! s'écrie Mme Renon. Mais à mesure que les années passent je vois mieux aussi combien étaient précieuses les cantinières...

... Et nous évoquons, dans la fumée des batailles, la cantinière inclinant son tonnelet vers le soldat blessé... Elle n'est pas mercanti. Elle ne lui demande par la bourse en lui rendant la vie... Et nous croyons entendre, devenu attendrissant, pathétique, le fameux refrain popularisé par les Paulus :

Où, la cantinière,  
Versez donc un p'tit verre  
Au pauvre p'tionnier  
Qui n'a pas un sou!

Voici une cantinière, Mme Duchamp, incorporée depuis l'âge de dix-sept ans, au 3<sup>e</sup> tirailleurs algériens... Son voyage de noces fut pour aller soumettre des tribus révoltées, au sud de Constantine...

Un an après, le 3<sup>e</sup> tirailleurs algériens débarquait en France... C'était en 70. Il s'agissait de chasser les Allemands de la patrie.

— Je n'oublierai jamais, s'écrie Mme Duchamp, ma première rencontre avec les Boches, au matin de Froeschwiller. Ce matin-là nos tirailleurs étaient à la corvée d'eau, lorsqu'ils furent surpris par une patrouille de uhlans. L'un des tirailleurs tomba, mortellement frappé... Je me précipitai vers lui, bouleversée, et le commandant, qui devait être tué une heure plus tard, me dit : « Ne vous en faites pas, madame Duchamp! Il y aura bientôt beaucoup de chéchiyas de moins! »

Malgré le stoïcisme de cette parole de chef, la cantinière « s'en fit ». Elle venait de perdre à la bataille — c'est le cas de le dire — sa voiture de vivres et de pansements... Qu'allaient devenir les tirailleurs exténués, blessés?

— La cantinière aime les soldats, voyez-vous! explique Mme Duchamp. La cantinière, ça fait partie du régiment, ça partage avec lui les bonnes et mauvaises heures... Quand on est vainqueur, elle a « la chance » d'être payée... Et, si l'on est vaincu, elle est pareille aux soldats, elle perd tout! Aussi, elle ne pense guère à son argent! Ce qui lui donne plus de souci, c'est le sort de la bataille, et de la France!

Après un demi-siècle écoulé, de quel aspect la cantinière Duchamp raconte, en rappelant Froeschwiller :

« Les rangs des Boches étaient tellement serrés que leurs morts ne tombaient plus, ils restaient debout!... N'est-ce pas déjà une vision du Verdun de 1916? »

Mme Duchamp suit son régiment qui bat en retraite... Il y a là des blessés qui ont besoin d'une ambulancière? Présent! Elle passe une rivière à la nage pour échapper aux ennemis, et se réfugie à Strasbourg... Elle y est assiégée... Ses impressions? « Un siège, nous déclare-t-elle textuellement, ce n'est guère amusant pour les assiégés! Si ça n'avait pas été les sorties que l'on faisait de temps en temps, on se serait ennuyé à mourir. »

Après la capitulation, elle fut amenée prisonnière à Rastatt, et a gardé aux Allemands une rançonne vivace des mauvais traitements qu'ils lui ont fait subir. A la fin, elle réussit à se faire passer « pour une mercanti civile » et à regagner Strasbourg, puis Genève. Elle était sauvée!

Elle rejoignit son régiment, et, en 1891, la vaillante cantinière reçut la médaille militaire, si bien gagnée « à la française »!

Aujourd'hui, Mme Duchamp est à Constantine, au milieu des vieux turcos qui « ont fait avec



M<sup>me</sup> DUCHAMP

elle 70 », et qui, pouvant à peine marcher, menacent encore l'ennemi de leurs cannes. L'ancienne cantinière s'attriste de ne pouvoir « faire 1916 ». Ça la rajeunirait de prendre part à la victoire! Et, de loin, elle pense aux « bleuets... »

Magd Abril.

## “EXCELSIOR” RÉTRIBUE

les photographies intéressantes  
qui lui sont envoyées par ses  
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale  
La vie artistique  
Les procès importants  
Les accidents graves  
Les événements locaux  
La vie économique  
Les sports  
Tous faits pittoresques

Ayuntamiento de Madrid

## L'heure de la Guérison.

Pour beaucoup de malades, l'heure de la guérison n'a sonné que le jour où, après de nombreux essais infructueux, ils se sont décidés à prendre les Pilules Pink. Malades qui, malgré tous les soins, n'êtes pas encore parvenus à améliorer votre état de santé, n'essayez-vous pas de faire sonner l'heure des Pilules Pink, l'heure de la guérison?

Prenez le cas qui nous occupe aujourd'hui, voyez quelle différence de valeur d'existence s'est manifestée sous l'influence bienfaisante des Pilules Pink. De l'ennui, de la désolation, du doute absolu de soi-même, on passe en quelques jours à un état de satisfaction, de volonté d'action et de santé, et n'allez pas croire que les Pilules Pink ne vous donneront peut-être pas des résultats aussi brillants qu'à d'autres, ce ne serait pas logique. Les Pilules Pink sont bonnes pour tous les âges et tous les tempéraments et ce qu'elles ont fait pour un, elles le feront certainement pour tous.

Aujourd'hui, après tant d'autres, Mlle Blanche Mauger nous informe que les Pilules Pink l'ont sauvée :



M<sup>lle</sup> Blanche MAUGER

(Cl. Pelorian)

« Depuis deux ans que j'étais en proie à une anémie lente, j'étais devenue méconnaissable, écrit-elle : j'avais maigri, mes traits étaient tirés, mes yeux battus et fatigués et j'avais si mauvaise mine que je faisais pitié. Je n'avais plus de forces et je comprenais bien que dans la maison où je travaillais on me gardait par égard pour ma mauvaise santé, plutôt que pour le travail que je pouvais fournir. Depuis longtemps j'étais désespérée de cet état, je me rendais compte de mon dépérissement et, malgré tous les remèdes, je restais toujours aussi faible, aussi pâle, aussi peu de chose. Je ne savais plus que faire. J'ai pris enfin vos Pilules Pink et de ce jour l'heure de la guérison a sonné pour moi. Dès que j'ai eu pris vos pilules, je me suis sentie comme ravivée. J'ai repris des couleurs et des forces de suite. Mes malaises, migraines, palpitations, oppression, insomnies se sont calmés, espacés, et ont enfin disparu. J'ai retrouvé toutes mes forces, mon appétit et mon courage. »

Mlle Mauger habite à Bailleul-Neuville, canton de Londinière, par Neufchâteau-en-Bray (Seine-Inférieure).

Dans l'anémie, la chlorose des jeunes filles, la faiblesse générale, les maux d'estomac, les troubles et irrégularités des femmes, qui est salutif? Le sang, qui n'est ni assez abondant, ni assez riche. Les Pilules Pink, ne l'oubliez pas, sont le remède le mieux préparé, le mieux approprié pour donner en peu de jours du sang riche et pur. Les Pilules Pink ont, en outre, une excellente action sur le système nerveux, et les déprimés, les neurasthéniques, se trouveront très bien de leur usage.

Les Pilules Pink sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt, Pharmacie Gablin, 23, rue Ballu, Paris : 3 fr. 50 la boîte, 17 fr. 50 les six boîtes, franco.

## DRAME DE LA JALOUSIE

Vers 1 heure, la nuit dernière, au moment où il sortait d'un concert, l'ouvrier métallurgiste Jules Loubet, âgé de vingt-quatre ans, demeurant 31, rue de Nauter, à Neuilly, a été frappé de deux coups de couteau dans le dos par une femme qui a immédiatement pris la fuite.

Grièvement blessé, Jules Loubet a été transporté à l'hôpital Lariboisière.

## Un chien réformé pour blessure de guerre

MOULINS, 23 avril. — L'autorité militaire vient de renvoyer à M. Thivrier, député de Concomtry, un chien de guerre que celui-ci avait offert à l'armée et qui, rendu sourd par l'explosion d'une bombe, a été réformé. Un certificat attestant les services rendus accompagnait l'animal.

## LE “TIP” remplace le Beurre

Auguste PELLERIN, 82, Rue Rambuteau (1<sup>er</sup> la 1/2 kg).

# L'injuste différence

Comment admettre qu'elle persiste ?

En dépit de son aspect austère, le *Journal officiel* est souvent, on le sait, d'une lecture plaisante. Malheureusement il est aussi souvent douloureux : inévitablement destiné puisqu'il est le miroir de notre vie administrative.

En de longues et funèbres colonnes, il publie la liste des pensions accordées aux veuves et orphelins des combattants morts pour la Patrie.

Quand je dis : combattants morts pour la Patrie j'ai tort de me servir de cette expression trop générale. Si nos poilus font à leur pays, avec la même abnégation, le sacrifice de leur vie, le pays, par contre, ne considère pas du même œil toutes ces existences qui lui sont offertes. Penché au-dessus des cercueils, il discute, en homme d'affaires, il recherche l'origine de la mort et, pour les veuves qui attendent, il tire de sa bourse des pensions aux tarifs différents : « Votre mari a été frappé par une balle ? C'est une chance : tarif maximum. — Non ? Il a succombé au front dans une épidémie ? Tant pis, je regrette : tarif minimum.

Combien en ai-je vu de ces pauvres camarades que les auto-ambulances nous amenaient du front, souvent du même régiment, de la même compagnie : les uns, stupéfiés ou geignant sous la douleur d'une blessure ouverte par une balle ou un éclat d'obus, les autres, abrutis par la fièvre, quand la typhoïde ou la méningite cérébro-spinale les avait sournoisement assommés... Blessés et sévères étaient menés ou portés dans des pavillons différents jusqu'au jour où, s'ils succombaient, la distinction disparaissait devant la mort : on allait alors les coucher côte à côte dans ce grand terrain vague, notre cimetière militaire, où les croix noires s'alignaient en files serrées. La même phrase saluait leur obscur dévouement, celle qu'un de nos officiers disait aux veuves pour annoncer le décès : « Le soldat X... vient de mourir pour la France ! »

Mais si là-bas les mêmes croix de bois marquent le terme de tous ces mêmes dévouements, splendides bien qu'obscur, ici, dans les bureaux, les registres distinguent. Les écritures vont leur train, les feuilles se noircissent, les dossiers se constituent, et, un matin, paraît au *Journal Officiel* la liste des pensions.

Veuve R... Le mari, soldat, mort des suites de blessures reçues à l'ennemi... 563 fr.  
Veuve M... Le mari, soldat, mort à l'armée des suites de maladie épidémique (ou mort des suites de maladie en service commandé)... 375 fr.

Et il en est ainsi, que le mari ait été simple soldat, caporal, sergent ou officier : la différence subsiste implacable, injuste...

Oui, injuste ! Et ces mots de : mort à l'armée, mort en service commandé éveillent en moi cette autre protestation qu'élevait le vénéré doyen de la Faculté de Médecine, le professeur Landouzy, à propos d'une injustice analogue :

« Est-ce que, à bien regarder les choses, il n'y a pas même danger et même risque de guerre dans une même affaire, en même service commandé, dans la même tranchée, à s'infecter de bacilles de Koch ou de bacilles d'Eberth que d'y recevoir une balle tombée d'un shrapnell ? »

La réponse est tellement logique, tellement naturelle qu'on s'étonne que la question ait dû être posée.

E. d'Aubigny.

## DANS LA MARINE

Le capitaine de frégate Franquet est nommé au commandement de la défense fixe de Lorient.

Nous commencerons incessamment la publication d'un nouveau roman :

## La Rose de Provins

que Mme CLAUDE LEMAITRE a écrit spécialement pour Excelsior.

Nos lecteurs connaissent le talent fait de sûre observation et de délicate sensibilité de l'auteur de *Cadet Qui-Quei*, du *Bon Samaritain* et de *Ma Sœur Zabelle*.

## La Rose de Provins

met en lumière un admirable caractère de femme. C'est une œuvre à la fois brillante et pénétrée d'émotion.

**ECOLE** Boulevard Polignac, 19 **PIGIER**  
Rue de Rivoli, 59  
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

# LA VIE SPORTIVE



Une phase du match Entente Britannique contre U. S. F. S. A.

## LA JOURNÉE DU POILU SPORTIF

Hier, sur le terrain du Club Athlétique de la Société Générale, à Auteuil, ont eu lieu, devant deux mille spectateurs, les épreuves de la « Journée du Poilu Sportif ».

### FOOTBALL ASSOCIATION

Entente Britannique et U.S.F.S.A. font match nul (0 à 0), malgré deux prolongations.

Entente Belge bat Ligue par 4 à 0.

L'Entente Britannique, lassant à l'U.S.F.S.A. l'honneur de disputer cet après-midi la finale avec l'Entente Belge, jouera un match avec la Ligue.

### ATHLÉTISME

1.200 mètres relais. — 1. Equipe A du C.A.S.G.

3.000 mètres handicap. — 1. Keyser.

1.000 mètres scratch. — 1. Iliondelle, du C.A.S.G.

100 mètres. — 1. Berrurier, du C.A.S.G.

Aujourd'hui, à 3 heures, terrain du Red Star, à Saint-Ouen, finale du Tournoi d'association.

### FOOTBALL RUGBY

La Coupe Nationale. — Deux équipes du Stade Français et du Sporting joueront leur dernier match pour la Coupe Nationale aujourd'hui, à 3 heures, au Parc des Princes. Le Sporting a une revanche à prendre sur son adversaire. Le Stade, très sportivement, lui en donne l'occasion. La lutte, qui certainement restera courtoise, n'en sera pas moins vive, et les amateurs de rugby voudront voir cette partie qui sera le dernier galop des stadistes avant leur rencontre avec les Toulousains.

### CYCLISME

La première réunion sur piste. — Malgré le temps qui semblait incertain, la première réunion de guerre fut beaucoup de succès, et, des 2 h. 1/2, un public nombreux envahit les abords de la piste du Parc des Princes.

La réunion débuta par les quatre séries du Grand Prix d'Ouverture (deux tours de piste), qui furent gagnées par Trebis, Fortier, Puech, Méry, devant Cam. Bonnefont, Chaisy, Patallier. La série de repêchage fut gagnée par Esperet.

Fortier, Puech et Trebis remportèrent tour à tour les demi-finales, devant Esperet, Cam et Méry.

La finale fut chaudement disputée, et Trebis (C.A.S.G.) passa Fortier (C.A.S.G.), d'un quart de roue.

Classement : 1. Trebis, 2. Fortier, 3. Puech.

Le Handicap du Demi-Mille (800 m.) eut, lui aussi, un grand succès, et les trois séries furent gagnées par Fortier, Puech et Trebis, devant Peress, Cam et Méry. La finale du Handicap vit encore Fortier, qui partait scratch, battu, cette fois nettement, par Trebis.

Classement : 1. Trebis, 2. Fortier, 3. Puech.

La Course de Primes (dix tours de piste) eut moins de succès : deux coureurs seulement la terminèrent : Bonnefont (U.V.I.X.), qui gagna trois primes et la course, et Aura (F.A.S.), qui remporta la première prime.

La Course d'une heure fut suivie avec intérêt par le public. Athéry la gagna devant Trebis, qui gagna toutes les primes (10, 20, 30 kil.).

Grand Prix d'Avril : 1. Bémery (U.V.F.), 2. Trebis (C.A.S.G.), 3. Chéron (F.A.S.), 4. Fortier (C.A.S.G.), 5. Bonnefont (U.V.I.X.).

Paris-Lisieux. — A Suresnes, hier matin, à 8 h. 30, a été donné le départ de Paris-Lisieux, organisé par le Club Athlétique de la Société Générale, sous les règlements de l'U.V.F.

L'itinéraire traversait Rueil, Châton, Le Vésinet, Saint-Germain, Ecquevilly, Plais, Epone, Mantès, Rolboise, Bonnières, Pacy-sur-Eure, Evreux (94 kil.), Lunches, Broglie, Orbec et Lisieux (177 kil.).

C'est Lacquehay qui a enlevé l'épreuve, dans le temps de 7 h. 12 m., battant de rien l'ipila ; tous deux précédèrent de plusieurs minutes leurs concurrents, dont les arrivées ont été très espacées.

Résultats : 1. Lacquehay (C.A.S.G.), 2. Ippia (C.A.S.G.), à un quart de roue ; 3. Grellet (C.A.S.G.), 4. Lemée (C.A.S.G.), 5. Carré (C.A.S.G.), etc. Le favori Lemée n'a pas été heureux ; à la suite de crevaisons successives, il a dû faire la chasse aux trois premiers pendant la plus grande partie du parcours.

Union Vélocipédique Parisienne. — Le dimanche 7 mai, championnat de 50 kil. sur le parcours Choisy-le-Roi-Versailles et retour. Prix : 15, 10, 7, 5, 3 fr. A ces prix viennent s'ajouter des objets de maroquinerie, des médailles-broches et objets d'utilité cycliste, en tout dix prix. Engagements, 6 fr. 50, remboursables aux portants, reçus au siège, 1, rue Saint-Amélie.

### NATATION

La première en Marnes. — Malgré l'eau très froide (11°), la première réunion en rivière s'est déroulée hier après-midi au Parc-Saint-Maur ; cette réunion, organisée par le Club des Nageurs de Paris et les Moutettes, comportait diverses épreuves, dont les résultats ont été :

100 mètres, nage libre. — 1. Poulley, en 56 secondes ; 2. Boiteux, à une main ; 3. Jean Marcovici, en 1 m. 18 s. ; 4. Fayat, en 1 m. 22 s. Le temps de 56 secondes, qui constituerait un véritable record, s'explique par le fait que la course avait lieu en descente avec un courant très violent.

50 mètres, nage libre (2<sup>e</sup> catégorie). — 1. Legot, en 37 secondes ; 2. Lamarre, en 38 s. ; 3. Albeau et Pollet, dead heat, en 40 s., etc.

Les courses ci-dessus ont été disputées par les membres du C.N.P. La suivante était organisée par les Moutettes, au même endroit. Résultats :

50 mètres, nage libre. — 1. Mlle Comte, en 32 secondes ; 2. Mlle Antraigue et Guillot, dead heat, en 35 s. ; 4. Mlle Houy, en 36 s., etc.

### AVIATION

L'escadrille franco-américaine. — Deux jeunes aviateurs américains, MM. Curtis Frazier et Prince Norman, offrirent leurs services à la France. Sept de leurs compatriotes se joignirent à eux, et aujourd'hui un groupe de trente aviateurs américains compose une escadrille l'élite, qui va combattre sur le front sous les ordres d'un officier français. Cette première escadrille franco-américaine fera honneur à l'Amérique et à la France : elle n'aura qu'à marcher sur les traces du sergent Alton Cowdin, qui gagnait une nouvelle citation en abattant un nouvel avion allemand devant Verdun.



La Journée du Poilu Sportif : départ du cent mètres.

## LES CONTES D'EXCELSIOR

## Le devoir de silence

Hélas ! qu'il est donc cruel, qu'il est donc difficile d'être juste, d'être sincère, d'être honnête simplement, quand chaque battement de votre cœur vous fait mal — quand on aime !

J'ai fermé la porte de ma cagna. Tout proche, la bataille gronde, mais, en ce moment, ici, c'est le recueillement, la solitude, l'effroyable solitude, au sein de laquelle je me débats, dans la plus atroce des angoisses, sachant mon droit, cherchant mon devoir...

Allons !... Écrivons !... Ligne à ligne, sur ce carnet où je note tout ce que je tiens à faire durer après moi, si je tombe, racontons-la cette aventure, inscrivons-la, cette déposition qu'un autre prendra, peut-être, sur ma poitrine trouée — un autre qui sera mon juge !...

... Felber et moi ne nous sommes pas quittés de toute la campagne, Felber !... Le fiancé de Josette !... Felber !... Cet homme qui m'a volé celle que j'aimais, qui s'est fait aimer d'elle... Ah ! je frémis en traçant son nom ! Je l'ai tant haï, ce camarade de guerre ! Je l'ai tant jaloué !... Je me le suis tant reproché !... N'avait-il pas trouvé moyen d'effacer jusqu'à la honte originelle de sa naissance ?... N'avais-je pas scrupule à m'obstiner à voir en lui un Allemand, alors que, naturalisé depuis dix ans, dès le premier jour de la mobilisation, s'avouant conquis à notre France, il s'était élancé à la frontière ?... alors qu'il se battait parmi les nôtres, comme moi, mieux que moi, parfois ?...

Ah ! comme j'ai souffert, certain soir, en devinant son rêve, en croyant voir, devant ses yeux, la vision qu'il imaginait, la vision de sa fiancée, de Josette qui l'aimait, qui l'attendait — et que j'aimais !

Notre capitaine l'a appelé ce matin. J'ai entendu les ordres : « Vous prendrez trois hommes avec vous. Vous irez en reconnaissance dans le bois de sapins. Arrivé au carrefour, vous rétablirez les fils électriques qui commandent les mines semées dans le terrain. Faites attention ! Tout le succès de l'attaque de ce soir dépend de votre mission. Allez ! »

Il est parti. A la lisière du bois de sapins, je l'ai vu poster ses hommes en sentinelle, puis disparaître. Alors, à cette minute même — pourquoi ? — j'ai eu la nette certitude de ce qu'il allait faire !...

Comme un fou, je me suis élancé... J'ai couru jusqu'au bois... Un instinct secret me poussait en avant... Il fallait que je rejoignisse Felber !... Soudain, je l'ai aperçu : il était à cinquante mètres... Il ne réparait pas les lignes. Il les coupait mieux encore, au contraire. Il trahissait, cet Allemand !... Je n'ai pas hésité. J'ai pris mon revolver. J'ai tiré. Je l'ai tué. Personne n'a vu... personne ne sait... je n'ai rien dit !

\*\*\*

... Aurai-je bien l'affreux courage d'aller jusqu'au bout de cette confession ?...

Une heure plus tard, je me suis penché sur le cadavre de Felber. J'avais rampé jusqu'à lui. Je voulais accomplir sa mission... Ah ! je suis tranquille ! Les miens sauteront, l'assaut sera victorieux. Nous vaincrons !...

Mais pourquoi me suis-je incliné sur le corps de celui que j'avais justement exécuté ?... Pourquoi ai-je vu, dans sa main crispée par l'agonie, cette lettre que je copie, ici, pour me forcer à la relire, à la comprendre — cette lettre qui me torture ?...

Felber a écrit ceci :

« Josette, ma Josette, je vous adore... Et c'est parce que je vous adore, parce que je vous vénère, parce que je veux être digne de vous, que je vais mourir... Josette, c'est un drame qu'il faut que je vous conte. Il est si naturel, ce drame, si terriblement humain : je n'ai pas pu, je ne pouvais pas ! je ne peux pas échapper à son horreur !

« Josette, ma fiancée, quand la guerre éclata, je n'ai pas eu d'hésitation. Depuis longtemps j'habitais Paris. J'aimais la France. Ah ! tenez, j'étais devenu Français !... Je me sentais Français !... A vivre parmi les vôtres, à vivre près de vous et pour vous, Josette, je m'étais fait une âme nouvelle, une âme tout imprégnée des délicatesses de votre race. Et cela me sembla simple, de me battre, d'offrir mon sang, de le verser pour le droit, pour la France !

« Eh bien ! Josette, je me trompais !...

« Près de vous, dans votre atmosphère, et sans doute parce que vous étiez là, vous que j'adore, oui, j'avais pu oublier l'Allemagne ! Mais vous êtes loin ! Mais je suis en pleine bataille !... Ah ! savez-vous ce qui se passe autour de moi ?... Ici, on meurt, beaucoup !... On meurt joyeusement, Josette. Vos soldats qui tombent tombent pour la France... — « Pour la France ! » — C'est le dernier rôle de toutes ces bouches de vingt ans... Et je m'aperçois avec horreur que je ne peux pas, non, que je ne peux pas mourir pour la France, moi qui suis Allemand !

« Josette, vivre parmi les vôtres... les voir mourir... écouter la leçon de leur héroïsme, et puis me dire : « Je suis Allemand, et c'est l'Allemagne que je combats ! » J'ai cru le pouvoir... je n'en doutais pas, tant que j'étais près de vous. Mais voilà que, soudain, cela m'apparaît monstrueux !... Je ne le peux plus ! Je ne le peux pas !...

« Vos soldats de France m'ont trop fait voir mon crime. Surtout vous n'êtes plus là !... Et je sens que ma place n'est pas ici... Je viens de recevoir un ordre, quelque chose se révolte en moi : non ! je n'obéirai pas ! J'échappe à l'envoûtement ! Je dois servir l'Allemagne !... Et je vais trahir la France... Après, je me tuerai !

« C'est un de vos soldats qui ramassera mon corps. Il trouvera ces lignes sur ma poitrine. Qui sera-t-il, cet ennemi ? Je veux seulement songer qu'il sera de votre race. Eh bien ! je le prends pour juge !... Qu'il soit donc libre, ou de vous envoyer cette lettre — et de me tuer ainsi dans votre cœur — car vous ne verrez plus en moi qu'un Allemand, traître à votre pays ; ou de déchirer ces pages — et de me laisser vivre dans votre cœur —

car vous me croirez alors un héros mort en brave. Et vous n'êtes pas de celles qui oublient !... »

\*\*\*

Il a écrit cela, ce Felber !... Et c'est moi, moi qui aime Josette, moi qui maintenant la sais libre, c'est moi qui ai recueilli ce papier !

Ah ! l'horrible dilemme !... Et qu'il avait bien compris nos âmes de Français, ce misérable, pour avoir osé cette confession ! Quelle est atroce, la franchise qui me livre ce mort, que je puis tuer encore — il l'a dit — si je le veux !

Dois-je, parce que le patriotisme s'est réveillé dans la conscience de cet Allemand, chasser cet homme du cœur de Josette qui l'aime ?... Dois-je, au contraire, lui abandonner l'éternité de cet amour ?... alors que tout se révolte en moi ?... alors que la pensée, seule, de le faire haïr par Josette suffit à m'effoler ?... Oui !... Dois-je me battre encore avec ce cadavre ? lui disputer le souvenir d'une femme ? cette survie qu'il a souhaitée ?...

Par sa lettre, ardemment, il me demande le silence. Mais il me laisse libre ! Faut-il parler ? Faut-il me taire ?

Ah ! que l'attaque se déclanche ! que je puisse me ruer à l'ennemi, pour échapper à mon doute, que je tombe pour l'oublier à jamais !...

\*\*\*

... Ces papiers ont été trouvés sur la poitrine d'un lieutenant tué à l'ennemi. L'officier qui me les a communiqués en avait soigneusement changé les noms. Si quelqu'un, en lisant ces lignes, les devinait, je sais qu'il les tairait...

Pour l'honneur de notre race, nul n'a manqué, nul ne manquera jamais, au devoir de silence !...

Marcel Allain.

## PETITES EXPOSITIONS

Le 27 avril, à la Galerie Devambez, aura lieu le vernissage de l'exposition : *Les Artistes au front*, groupement où seront rassemblées des œuvres peintes, sculptées et gravées relatives à la guerre.

## Communiqués

Pour répondre à un très grand nombre de demandes, l'Œuvre du Vestiaire Parisien, 2, rue Antoine-Dubois, à Paris, a l'honneur d'informer le public que les catégories de militaires à pourvoir d'effets de toilette, en exécution de la décision ministérielle du 20 octobre 1915 N° 47.500 5/3, sont les suivantes : Réformés N° 1, N° 2 et temporairement, et les pères de familles nombreuses, libérés conformément aux circulaires ministérielles. Il est indispensable que ces militaires se présentent au Vestiaire Parisien revêtus de leur uniforme, consistant en : képi, capote, veste, pantalon et chaussures, tous les jours de la semaine, de 2 heures à 5 heures. Un récépissé leur en sera délivré immédiatement.

La Ligue Française de l'Enseignement a inscrit au programme de la journée consultative des œuvres et institutions d'éducation populaire, qui aura lieu le 30 mai, la « Préparation de la femme à la vie économique de l'après-guerre ». Le comité des dames et son rapporteur seront heureux de centraliser les renseignements qui leur assureraient une documentation sûre et précise. Les adresser au rapporteur, Mme La Flize, rue des Arènes, 3, Paris (5<sup>e</sup>).

## BOUILLON DUVAL EN CUBES VERTS

GRAND 317, Rue de Belleville — Paris  
Envoi franco 8 échantillons avec Bon-Prime contre 6 fr. 60.

FEUILLETON D'EXCELSIOR DU 24 AVRIL 1916

32

## Un Cœur blessé

ROMAN

par Edouard PONTIÉ

CHAPITRE XXIX

A la place d'une morte

Puis il se mit à table pour dîner un peu plus tôt que de coutume, afin de revenir à la citadelle. Tout en mangeant, sans appétit, il continuait à réfléchir.

Pouvait-il encore essayer de sauver Lison avant de quitter Zwickau ? Ou bien obtenir pour elle un sursis certain jusqu'à son retour ?

Mais cela, on ne le lui accorderait certainement pas. Il fallait chercher autre chose.

Comme il aurait été heureux de l'emmenager avec le convoi de rapatriés vers la Suisse, où ses beaux-parents viendraient la chercher.

Il leur dirait l'histoire du rapt de l'enfant, et peut-être que plus tard ils arriveraient à se le faire rendre. Car ils devaient être riches, et connaître d'utiles influences qui pourraient servir après la guerre.

Mais ces beaux projets étaient irréalisables ; Lison était condamnée, et le bon docteur dans quelques heures serait obligé de partir sans elle.

Copyright by Edouard Pontié, 1916. Reproduction, traduction et mise au cinéma réservées.

Pourtant ne serait-il pas possible de tenter quelque chose ?

A la faveur de la nuit, et en rétribuant largement des complicités il y aurait peut-être moyen de l'emmenager sans que personne, sur le moment, ne s'en doute ?

Il était cependant difficile d'exécuter un plan pareil avec une malheureuse dont la raison s'était enfuie et qui ne se prêterait pas, dans son inconscience, à ce que l'on ferait pour elle.

C'était une difficulté de plus à envisager. Enfin à la grâce de Dieu, le docteur verrait à agir suivant les circonstances.

Mais dans le cas où il se déciderait au dernier moment à tenter l'aventure, il avait à prendre des dispositions.

Il ne pourrait certainement pas revenir en Allemagne s'il accomplissait ce qu'il projetait.

N'importe, il en avait assez de ce pays où il avait vécu tant d'années ! Il le voyait maintenant tel qu'il était en réalité ! Et il avait du reste l'âge de prendre sa retraite.

Il venait d'hériter d'un joli chalet dans l'Oberland bernois. C'est là qu'il se fixerait pour vivre désormais avec les économies placées dans son pays natal.

Il mit dans son portefeuille dix mille marks en billets, qu'il avait distraits de son héritage récent afin de souscrire à l'emprunt de guerre allemand.

— J'en aurai peut-être, pensa-t-il, un meilleur emploi !

Puis il fit venir sa vieille servante Bertha pour faire quelques recommandations.

Il lui désigna quelques objets qu'elle aurait à mettre de côté si, par hasard, il ne revenait pas à Zwickau au bout de dix jours.

Elle les lui apporterait plus tard, en Suisse, si cela était possible.

Ayuntamiento de Madrid

Et comme la vieille fille, étonnée, ne comprenait point, il la mit au courant en peu de mots.

Il pouvait avoir confiance dans sa discrétion.

Il ne savait pas exactement encore ce qu'il allait faire. Mais s'il lui était facile de soustraire une innocente victime à la ernauté allemande, dont on voulait le faire complice, il préférerait accomplir ce devoir et ne jamais revenir à Zwickau que connaître le remords de n'avoir rien tenté pour Lison.

Bertha promit de faire de son mieux suivant les intérêts du docteur, s'il ne revenait point, et ce dernier, ayant tout prévu, partit pour se rendre à la citadelle.

Il trouva la vieille forteresse animée par la joie de ceux qui allaient enfin la quitter. Tous faisaient leurs préparatifs de départ.

Il monta de suite à l'infirmerie, sans avoir rien décidé encore, pour rendre visite à Lison et à l'amputée.

Le gardien Koth fumait sa pipe dans le couloir devant les deux chambres, près de la civière qui l'on avait préparée.

Il salua le docteur à son passage. Celui-ci pénétra d'abord dans la pièce où reposait celle qui devait partir.

Mais lorsque le médecin s'approcha du lit où elle était étendue, il eut un haut-le-cœur de surprise.

La malheureuse ne bougeait point et ne tournait même pas vers lui des yeux suppliants comme elle en avait la coutume lorsqu'il arrivait.

Machinalement, il prit son poignet pour tâter le pouls, mais il ne souleva qu'une main inerte.

Il se pencha sur son cœur pour en écouter les battements, et ne percuta rien.

Pourtant le corps était encore tiède. La pauvre

## THÉÂTRES

**A l'Opéra.** — Aujourd'hui, en matinée, à 2 heures, *Faust*, opéra en cinq actes de Ch. Gounod (Mmes Edvina, Courbières, Bonnet-Baron, M. Gauthier, Gresse, Constantin et Enrie). Divertissement : Mmes Anna Johnson, Barbier, Langier, Lea Piron, Strède et les artistes de la danse. L'orchestre sera dirigé par M. Henri Büsser.

**Aux Capucines.** — Au théâtre des Capucines, aujourd'hui lundi, à 2 heures 1/2, deuxième matinée de la revue *La pousse ! Mon amie fait du théâtre ! Cinq minutes, s.v.p.* avec la brillante distribution du soir, miss Campbell, M. Herdoux, Mmes Mérindol et Jane Saint-Bonnet en tête.

**Aujourd'hui, à l'Olympia.** — Deux grandes représentations du merveilleux spectacle de Pâques comprenant les meilleures vedettes, les plus belles attractions et l'Opéra de Pâques de 1916 avec toute sa brillante distribution. Le plus beau programme qu'il soit possible d'imaginer. Fauteuils : 1, 2 et 3 francs (Central 44-68).

**Le Festival des Trois Gardes.** — Voici le magnifique programme du Festival des Trois Gardes, qui aura lieu vendredi prochain 28 avril, au palais du Trocadéro, sous la direction de M. le capitaine J. Mackenzie-Rogan, chef de la Coldstream Guards Band de S. M. le roi d'Angleterre, le M. le chevalier Luigi Caloli, directeur de la musique des Carabiniers royaux d'Italie, et de M. Guillaume Bary, chef de la musique de la Garde républicaine :

*Salut à la Serbie* (G. Balay), par la musique de la Garde républicaine. — *Hymne national italien*, joué par la Garde républicaine. Entrée de la musique des Carabiniers royaux d'Italie et reprise de l'hymne italien. — *God save the King*, joué par la Garde républicaine et la musique des Carabiniers royaux d'Italie. Entrée de la musique royale des Coldstream Guards et reprise de l'hymne anglais. — *Les Trois Gardes*, poème (Paul Ferrier), dit par Mlle Paule Andral, de l'Opéra. — *Marche du Couronnement* (G. Saint-Saëns), par la musique des Carabiniers royaux d'Italie. — *Trois danses Henry VIII* (Edward German), par la musique des Coldstream Guards. — *Festival of Empire*, fantasia patriotique (Mackenzie-Rogan), par la musique des Coldstream Guards. — *En avant ! poète* (Paul Déroulède), par Mlle Madeleine Roch, de la Comédie-Française, les tambours et les clairons de la Garde républicaine. — *Le Carillon belge*, poème de Camille Maeterlinck, musique d'Edward Elgar : Mme Jane Pierly et la musique des Coldstream Guards. — *Entrée*. — *Ouverture du Roi d'Ys* (Edouard Lalo), par la musique de la Garde républicaine. — *Symphonie sur Guillaume Tell* (Rossini), par la musique des Carabiniers royaux d'Italie. — *Intermède* : Mme Marguerite Carré, Mlle Ketty Lapeyrette, M. Albert Lambert fils, Mme Jane Pierly. — *Marche de Sambre-et-Meuse* : M. Hector Dufranne, accompagné par la musique de la Garde républicaine. — *King Henry's Song* (Graceful Dance, d'Henry VIII (Arch. Sullivan), par la musique des Coldstream Guards. — *Hymne au soleil* (Mazagrat), par la musique des Carabiniers royaux d'Italie. — *Hymne russe* : Mlle Ketty Lapeyrette (de l'Opéra), accompagnée par la Garde républicaine. — *La Marseillaise* : Mmes Marguerite Carré, Ketty Lapeyrette, M. H. Dufranne, accompagnés par les musiques des trois gardes.

LUNDI 21 AVRIL

## La matinée

**Opéra.** — A 2 heures, *Faust*.  
**Comédie-Française.** — A 1 h. 30, *La Marche nuptiale*.  
**Opéra-Comique.** — A 1 h. 30, *Paillasse, L'Idiot*.  
**Oron.** — A 2 heures, *Un chapeau de paille d'Italie*.  
**Réjane.** — A 2 h. 30, *Madame Sans-Gêne*.  
**Trianon-Lyrique.** — A 2 h. 15, *Les Cloches de Corneville*.  
Même spectacle que le soir : Ambigu, 2 h. 15 ; Antoine, 2 h. 30 ; Apollo, 2 h. ; Athénée, 2 h. 30 ; Bouffes-Parisiens, 2 h. 15 ; Châtelet, 2 h. ; Cluny, 2 h. 15 ; Déjazet, 2 h. 30 ; Gaîté-Lyrique, 2 h. 30 ; Grand-Guignol, 2 h. 15 ; Gymnase, 2 h. 30 ; Théâtre Michel, 2 h. 30 ; Porte-Saint-Martin, 2 h. ; Palais-Royal, 2 h. 30 ; Renaissance, 2 h. 30 ; Sarah-Bernhardt, 2 h. ; Variétés, 2 h.

## MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

**Olympia.** — (Voir programme soirée.)  
**Gaumont-Palace.** — A 2 h. 30, (Voir programme soirée.)  
**Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace** (34, Bd des Italiens). — (Voir programme soirée.)  
**Orion-Fathé** (à côté des Variétés). — (Voir programme soirée.)

## RENTE AUTRICHIENNE

HONGROISE et TOUS TITRES et COUPONS.  
Argent de suite. BANQUE 7, rue Laftite, PARIS.

femme, seule, isolée, avait cessé de vivre un instant avant l'heure où la gentille allemande allait la rendre à sa patrie.

Quoique dans l'après-midi il eût prévu cette fin si proche, le docteur Weiss n'en fut pas moins péniblement impressionné.

Son premier mouvement fut d'avertir le directeur Fleischer de ce décès.

Mais dans le couloir, en face de la civière prête, il se ravisa soudain.

Comme un trait de lumière, une idée venait de frapper son cerveau.

Il se contenta de faire un signe à Koth et de l'inviter à entrer avec lui dans la chambre de la morte.

Puis, brusquement, il lui dit :

« Koth, voulez-vous gagner dix mille mark ? »

Les yeux du gendarme aussitôt s'animaient. Cette petite fortune si rapidement offerte lui parut prodigieuse. Sa cupidité mise en éveil ne lui laissait pas le temps de réfléchir.

« Que faut-il faire ? demanda-t-il. »

« Vous voyez, dit le médecin, cette malheureuse a succombé au moment où on allait la placer sur la civière pour l'emporter dans son pays. »

« Les vivants, parfois, doivent passer avant les morts ! »

« Celle qui vient de mourir peut rester à Zwickau, car ce n'est point en sortant de cette forteresse qu'elle retrouvera la vie ! »

« Mais, à côté, il y a quelqu'un qu'il faut sauver d'une fin horrible. »

« Comprenez-vous ce que je veux dire, Koth ? »

« Oh ! oh ! murmura le gendarme, c'est bien grave ! »

« C'est très simple ! Il faut m'aider à placer la Parisienne condamnée dans la civière après avoir fermement les rideaux sur les brancards. »

Puis le docteur s'absenta un instant pour re-

venir avec des vêtements qu'il avait pris parmi ceux que la voisine défunte ne mettait point.

Avec d'innombrables précautions il en habilla Lison étendue, et qui déjà tombait dans le sommeil puissant que le narcotique lui apportait.

Cette besogne faite il appela Koth. La jeune femme était maintenant tout à fait endormie.

A eux deux ils la mirent sur la civière et refermèrent les rideaux.

Puis il leur fallut accomplir le plus tragique de leur tâche.

Ils soulevèrent la morte et la portèrent sur le lit de Lison.

On ne s'apercevait de tout cela que demain matin assez tard, dit le docteur Weiss.

Puis il donna l'ordre à Koth d'aller chercher les brancardiers. C'étaient des volontaires faisant partie du convoi des prisonniers échangés.

Le gendarme mit longtemps à revenir, car il tenait pour dégager sa responsabilité à se faire voir longuement par le directeur Fleischer, qui réunissait les libérés dans la grande salle de garde.

Enfin il fut de retour et déclara la bagne, pendant que les deux hommes amenés par lui soulevaient les brancards.

Le médecin lui donna le bijou qu'il avait enlevé entre temps à Lison inerte. Il lui glissa en outre le reste des billets avant de descendre l'escalier.

La civière soigneusement fermée prit dans la cour la tête du cortège. Il faisait une nuit très noire.

A la palerme de la forteresse, Fleischer se tenait entre deux soldats qui portaient des lanternes.

(A suivre.)

actuellement adjoint technique de la deuxième région, décédé à Limoges.

De Mlle Jeanne Essig, fille de M. Essig, président et administrateur de diverses sociétés financières, actuellement mobilisé, et de Mme Edmond Essig, décédée, âgée de dix-huit ans.

De M. Henry Mutel, avocat honoraire, décédé en son domicile, 11, rue d'Anjou, âgé de soixante-neuf ans, père de M. André Mutel, qui avait repris sa charge, mort pour la France.

De Mme de Nobless, femme du lieutenant-colonel, décédée à Ponthichet.

De l'adjudant Lucien Choulaube, du 1<sup>er</sup> d'infanterie, mort pour la France à Verdun, âgé de vingt-six ans, cité à l'ordre du jour.

**NOUS AVONS AMATEURS**  
pour plusieurs  
**HOTELS PARTICULIERS**  
(Intermédiaires s'abstenir.)  
MALLEVILLE, 51, boulevard Malesherbes, PARIS.

**MONTRE BRACELET**  
**OMEGA**  
PRÉCISE — ROBUSTE

Avec Glace Incassable... fr. 50  
Et Cadran Lumineux... 61  
Montre de poche de poche... 36

**PROSTATE**  
ET MALADIES DES VOIES  
**URINAIRES**

Les redoutables maladies de la Prostate, de la Vessie et de l'Urètre sont désormais complètement curables.

Les nombreuses observations et les travaux poursuivis depuis dix ans à la Clinique et au Laboratoire l'urologique de Paris, 8, rue du Faubourg-Montmartre, sur les maladies de Prostate, l'urètre, Vessie, ont fourni l'explication de la fréquence de ces affections, de leur persistance et de leurs complications, ainsi que des échecs répétés des traitements couramment employés : fondés sur des erreurs de principe. Ils ont permis d'établir une méthode curative extrêmement sérieuse et inoffensive qui, rompant avec les routines et les erreurs du passé et du présent, guérit, sans intervention par le canal ni opération chirurgicale, toutes les maladies de prostate, urètre, vessie, même dans leurs formes graves et invétérées : prostatite, hypertrophie de la prostate, urétrite, cystite, suites, rétrécissements, inflammations, congestion, engorgement, besoins fréquents, infection, rétention, etc.

La puissance efficace et la haute valeur de cette méthode ne sont plus à démontrer aujourd'hui ; sa supériorité sur tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour pour la guérison de ces pénibles affections est incontestable et pleinement prouvée.

Appelons que le Laboratoire l'urologique, 8, rue du Faubourg-Montmartre, Paris, répond gratuitement à toutes les demandes de consultations qui lui sont adressées par lettres détaillées ou par les malades qui se présentent.

Le général : VICTOR LAUVERGNEAT.  
Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Voltaire.

**MARIAGES**

En l'église Saint-Thomas d'Aquin, vient d'être béni dans l'intimité le mariage du vicomte François de Ségonsac, ingénieur agronome, sous-lieutenant au 8<sup>e</sup> dragons, décoré de la croix de guerre, avec Mlle Henriette de Cassari d'Espéda.

On annonce le prochain mariage de Mlle Milner, fille du lieutenant-colonel Milner, commandant l'artillerie lourde d'un corps d'armée, avec le vicomte Xavier de La Rochebrochard, sous-lieutenant observateur à l'escadrille d'armée.

**NAISSANCES**

Mme Yves Pottier des Sautrois, fille du colonel Thionville, commandant le 36<sup>e</sup> régiment d'artillerie, a mis au monde un fils qui a reçu les prénoms d'Alain-Yves-Jehan-André.

**DEUILS**

Nous apprenons la mort :  
De Mme Octave Claude, femme du docteur Octave Claude.

Nous apprenons la mort :

De Mme Octave Claude, femme du docteur Octave Claude.

Nous apprenons la mort :

De Mme Octave Claude, femme du docteur Octave Claude.

Nous apprenons la mort :

De Mme Octave Claude, femme du docteur Octave Claude.

Nous apprenons la mort :

De Mme Octave Claude, femme du docteur Octave Claude.

Nous apprenons la mort :

De Mme Octave Claude, femme du docteur Octave Claude.

Nous apprenons la mort :

De Mme Octave Claude, femme du docteur Octave Claude.

Nous apprenons la mort :

De Mme Octave Claude, femme du docteur Octave Claude.

Nous apprenons la mort :

De Mme Octave Claude, femme du docteur Octave Claude.

Nous apprenons la mort :

De Mme Octave Claude, femme du docteur Octave Claude.

Nous apprenons la mort :

De Mme Octave Claude, femme du docteur Octave Claude.

Nous apprenons la mort :

De Mme Octave Claude, femme du docteur Octave Claude.

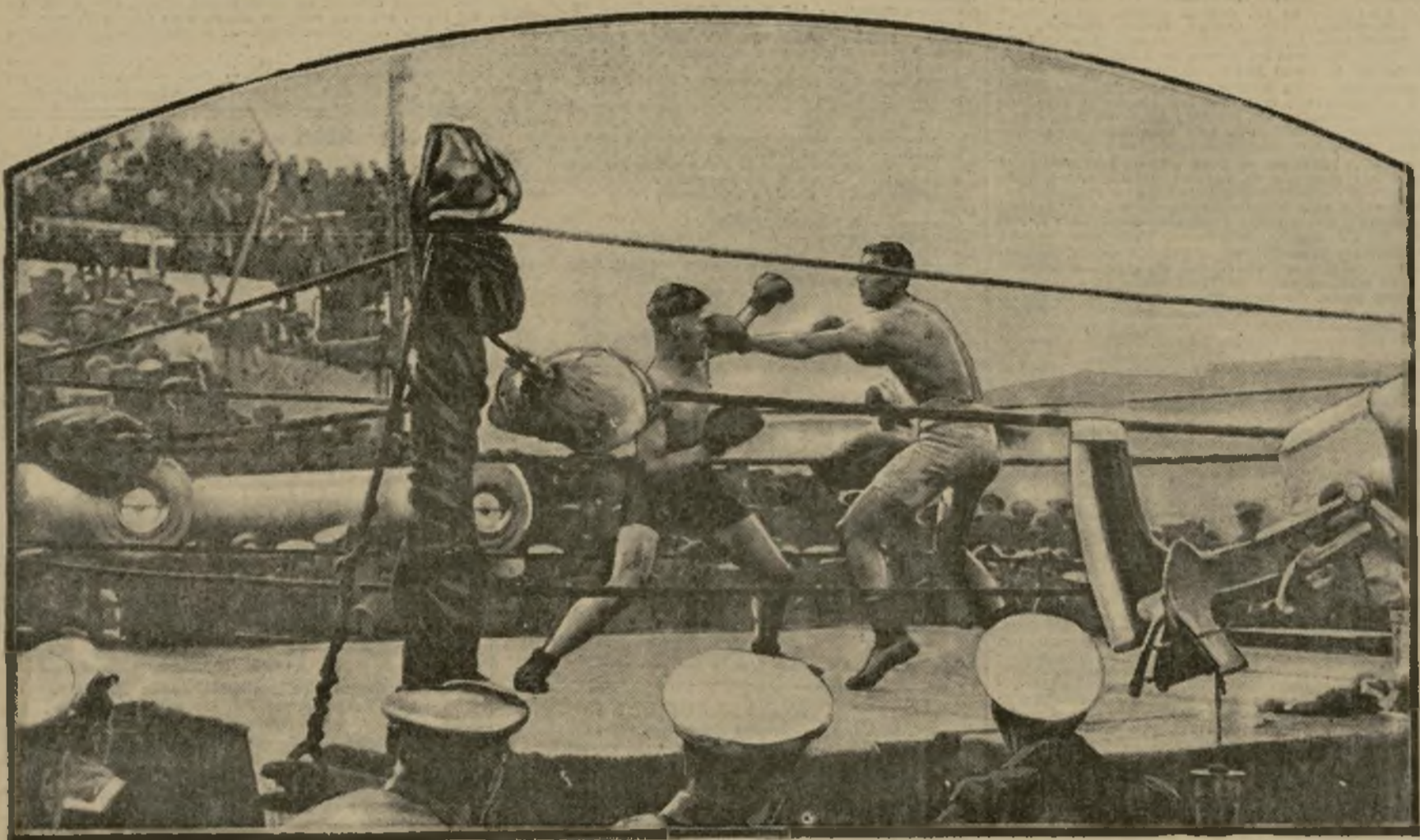
Nous apprenons la mort :

De Mme Octave Claude, femme du docteur Octave Claude.

Nous apprenons la mort :

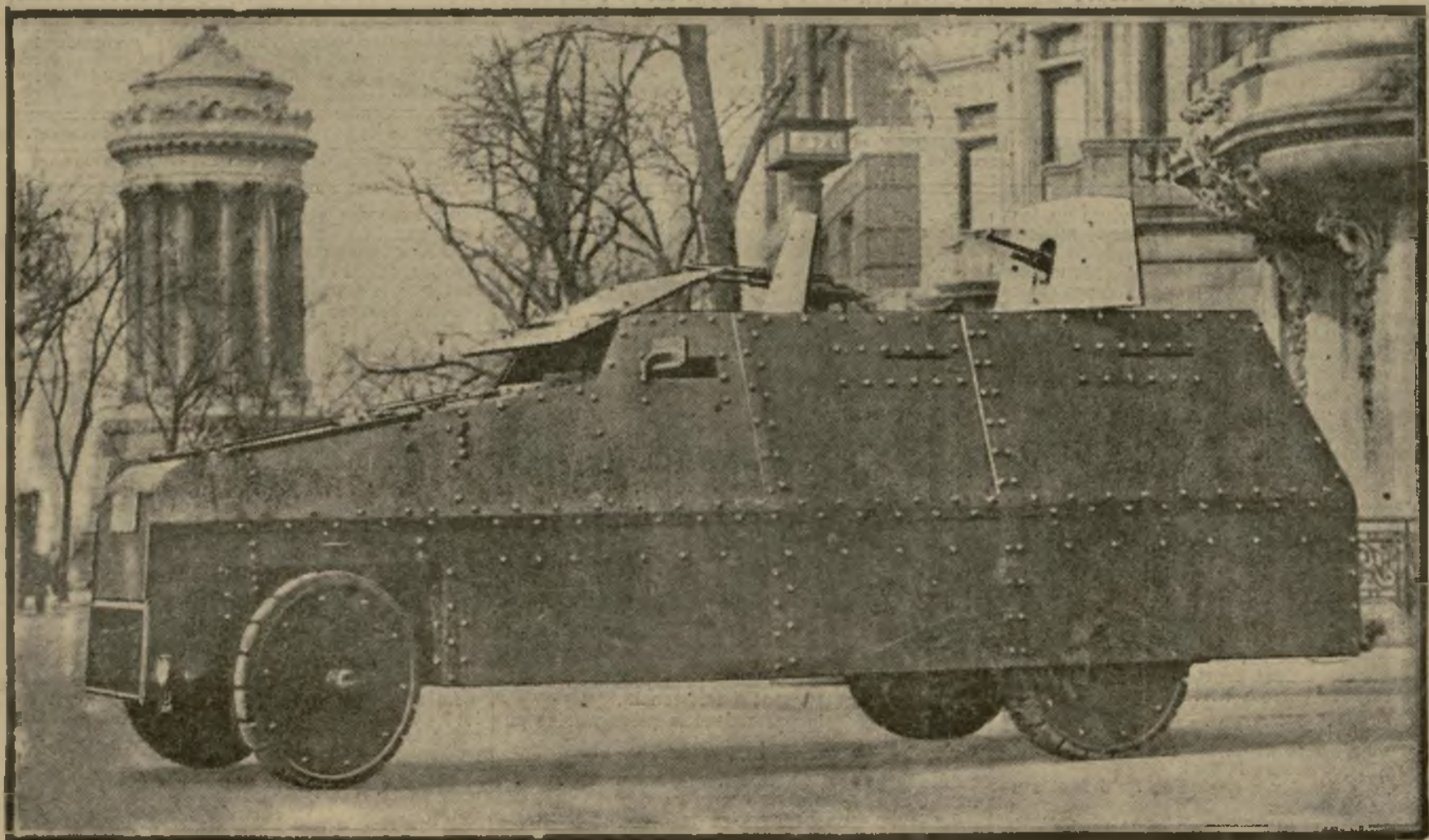
De Mme Octave Claude, femme du docteur Octave Claude.

## Un match de boxe à bord d'un cuirassé britannique



C'est fréquemment que se renouvellent sur le pont des grandes unités britanniques opérant en Méditerranée ces fêtes de sport qui toujours enthousiasment nos alliés. Comme dans les vastes salles où les citoyens anglais suivent les *rounds* et acclament leurs champions réputés, les marins britanniques, dans l'immense cadre de la mer bleue, se passionnent sur le plus bel *uppercut* et le plus définitif *knock out*.

## Les Américains ont de puissantes automobiles blindées



C'est là l'un des derniers types d'automobiles blindées construits par les Américains en prévision des événements qui pourraient amener leur pays à soutenir une guerre territoriale. Cet engin est muni de deux mitrailleuses, dont chacune peut tirer quatre cents coups à la minute.

Ayuntamiento de Madrid